Sous la direction de

**Thérèse Nadeau-Lacour**

# Au nom d'une passion

## L'évangélisation dans le cœur des saints

ARTÈGE ÉDITIONS

# Au nom d’une passion

Thérèse NADEAU-LACOUR, dir.

# AU NOM D'UNE PASSION

*Essai sur les fondamentaux spirituels de l'évangélisation*

ARTÈGE

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

## 2 Corinthiens

« Paul, apôtre du Christ Jésus par la volonté de Dieu, et le frère Timothée, à l'Église de Dieu qui est à Corinthe, ainsi qu'à tous les saints qui se trouvent dans l'Achaïe entière. À vous grâce et paix de la part de Dieu notre père et notre Seigneur Jésus-Christ. »

## Galates

« Paul, apôtre, non de la part des hommes, ni par un homme, mais par Jésus-Christ et Dieu le Père qui l'a ressuscité d'entre les morts, et tous les frères qui sont avec moi, aux églises de Galatie : à vous grâce et paix de la part de Dieu notre Père et du Seigneur Jésus-Christ, qui s'est livré pour nos péchés, afin de nous arracher à ce monde du mal, conformément à la volonté de Dieu qui est notre Père. À lui soit la gloire pour les siècles des siècles. Amen. »

Deux constantes, parmi d'autres, se dégagent aisément de ces « en-têtes ».

### *Paul se présente en tant « qu'apôtre »*

Ce titre est son identité même. Paul y insiste et il aura à plusieurs reprises à justifier ce titre qu'il revendique. En effet, pour les premiers disciples du Christ, que Saül le persécuteur de l'Église de Dieu (Ga, 13) devienne l'un des leurs et, qui plus est, s'attribue le titre et donc l'autorité d'apôtre, cela n'allait pas de soi. Qu'est-ce donc qu'un apôtre ?

Quelqu'un qui a vu le Christ ressuscité.

Quelqu'un qui a été envoyé par lui (c'est d'ailleurs le sens

du mot apôtre) ; il suffit de relire quelques versets des évangiles ou des Actes (Mc 16, 15 ; Mt 28, 19 ; Actes 1, 8). Et c'est bien dans ce sens que Paul déjà se présente lorsqu'il écrit : « […] Celui qui […] a jugé bon de révéler en moi son Fils afin que je l'annonce aux païens » (Ga 1, 16).

Quelqu'un qui a répondu à cet envoi et mis en œuvre sa mission.

Or si Paul est contemporain de Jésus, il est à peu près certain qu'il ne l'a pas rencontré pendant sa vie publique[9]. Pourtant Paul justifie son titre d'apôtre en affirmant avoir « vu » Jésus (1 Co 9, 1). Son identité, celle qu'il décline dans l'en-tête de ses épîtres renvoie donc à un événement tout à fait singulier qui relève d'une expérience spirituelle unique. Cette expérience est en même temps celle dans laquelle il reçoit une mission.

Quant à la mise en œuvre de cette mission, les communautés auxquelles il s'adresse en sont la preuve même, puisqu'il en est le fondateur. Près de vingt ans après sa conversion, ce que Paul écrit aux Corinthiens en dit long sur une difficile reconnaissance mais aussi sur le poids de sa fécondité missionnaire, assurément apostolique : « Si pour d'autres je ne suis pas apôtre, pour vous au moins je le suis. Car le sceau de mon apostolat, c'est vous qui l'êtes dans le Seigneur » (1Co 9, 2).

Pour le moment notons que l'identité de Paul est liée à deux éléments inséparables : une « rencontre » avec le Christ et la mission qu'Il lui a confiée.

## *Un lien spirituel*

Dans les en-têtes des épîtres, Paul se saisit de son identité grâce à un lien entre sa mission et la source désignée de la mission. Ce lien est spirituel.

Si donc on veut accueillir et essayer de comprendre qui est Paul évangélisateur, il est nécessaire de rencontrer Paul spirituel ou mieux Paul mystique. Impossible de séparer en lui l'intime du Christ et l'ouvrier de l'évangile !

Ainsi, Paul lui-même nous indique quelle méthode est la mieux ajustée pour approcher sa réalité d'ouvrier de l'évangile.

Puisque Paul lui-même insiste pour se présenter comme quelqu'un dont la mission s'enracine directement dans un événement spirituel, l'accueil d'une grâce, il est nécessaire d'approcher Paul dans sa réalité spirituelle, sa vie intime, sa vie intérieure. Pour comprendre Paul évangélisateur, il faut approcher Paul en tant « qu'homme spirituel. »

Ce lien qui unit l'accueil de la grâce (vie spirituelle) et sa mission (vie apostolique) est très intime, au sens biblique, c'est-à-dire qu'il concerne le centre de lui-même : son cœur.

## Pour aller plus loin…

Il est frappant de retrouver chez les grands missionnaires de la Tradition chrétienne ce même lien nécessaire entre vie spirituelle et vie apostolique.

C'est, au premier chef, le cas de ceux que l'Église reconnaît comme les saints patrons des missions : François-Xavier et Thérèse de L'Enfant-Jésus comme le montreront les chapitres qui leur sont consacrés. Entre mille exemples, c'était le cas de celui qui a formé la plupart des futurs missionnaires jésuites de la Nouvelle France : le Père L. Lallemant. Il affirmait :

« Nous avons succédé au ministère des Apôtres, non en ce qui est de dignité et d'autorité, qui devant Dieu est la chose la moins considérable de cet emploi, mais en ce qui est véritablement grand, savoir le travail pour le salut des âmes et pour la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mystique de Paul sur le chemin de Damas, elle ne dispense pas Paul de la médiation de l'Église. Il est intéressant de constater que la conversion de Paul a été aussi la conversion de son regard sur l'Église, communauté des disciples du Christ, à laquelle « Jésus de Nazareth » s'est identifié sur le chemin de Damas.

## De la conversion à la mission

On associe généralement la conversion de Paul et la révélation de sa vocation. Nous avons pu voir que Paul lui-même laisse entendre le lien qui les unit dans les en-têtes des épîtres.

Le 25 avril 2005, en pèlerinage sur la tombe de l'apôtre des nations Benoît XVI avait cette formule très exacte qui à la fois distingue et unit deux événements historiquement distants dans la vie de Paul : « Paul est d'abord conquis par le Christ avant d'être envoyé. »

Deux passages, le premier dans la lettre aux Galates, le second dans le deuxième récit de sa conversion dans les Actes, montrent à la fois le lien et la distance entre ces deux moments déterminants de la vie de l'apôtre, de son identité.

1er récit – Mais, lorsque Celui qui m'a mis à part depuis le sein de ma mère et m'a appelé par sa grâce a jugé bon de révéler en moi son Fils, afin que je l'annonce parmi les païens, aussitôt, loin de recourir à aucun conseil humain, ou de monter à Jérusalem auprès de ceux qui étaient apôtres avant moi, je suis parti pour l'Arabie, puis je suis revenu à Damas. Ensuite, trois ans après, je suis monté à Jérusalem pour faire la connaissance de Céphas, et je suis resté quinze jours auprès de lui, sans voir cependant aucun autre apôtre, mais seulement Jacques, le frère du Seigneur. Ce que je vous écris, je le dis devant Dieu, ce n'est

pas un mensonge. Ensuite je me suis rendu dans les régions de Syrie et de Cilicie.

Cette rare confidence permet d'abord de mettre clairement en évidence la distance entre la rencontre de Damas et le début de l'apostolat de Paul. Paul converti ne devient pas spontanément l'apôtre des nations. Il ne rejoint pas davantage le groupe des apôtres pour les connaître et se laisser enseigner par eux, pour tout apprendre de ce Jésus de Nazareth qui est maintenant son Dieu et son Tout. Il part au désert.

Un temps assez long – pour plusieurs spécialistes de Paul, trois ans au moins –, séparent la conversion et la révélation de sa vocation. De longs mois entre le moment où il « est saisi » et le moment où il « est envoyé ». Le tempérament entier de Paul que son zèle avait déjà clairement manifesté laissait supposer une ardeur impatiente à témoigner. Paul part au désert. Une interprétation spirituelle invite à dire que tout se passe comme si ce lieu seul pouvait porter la créature nouvelle à son terme, comme si Paul ne pouvait avoir d'autre éducateur que son Dieu, comme s'il lui fallait éprouver aussi ce surcroît de certitude, cette surabondance de vie, comme s'il lui fallait laisser Dieu travailler son être tout entier, circoncire son cœur. Car il fallait un « cœur circoncis » pour être ouvert aux nations. Tout un noviciat avant la mission ! Et la fécondité apostolique demande une certaine maturation spirituelle, demande un degré d'intimité puis d'union spirituelle avec Celui qui va être annoncé. On peut penser au prophète Osée projetant des réconciliations et des fiançailles au désert. Le désert est aussi le lieu de l'ascèse qui dépouille et désapproprie de l'inessentiel, qui « spiritualise » (Rm 8, 4–6).

Le Père Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus a des paroles décisives sur ce nécessaire noviciat du désert, y compris pour

« l’apôtre des nations » quel que soit le caractère absolument unique de la grâce reçue de Dieu :

« Qu’en serait-il donc de l’apôtre qui s’appuyant sur les jeunes ardeurs de sa grâce et le dynamisme conquérant de son zèle, se lancerait au combat sans autre mesure que la victoire à remporter sur le mal qu’il découvre, sans autre protection que sa confiance en son amour pour Dieu et les âmes ? En ce combat engagé avec présomption et conduit sans prudence, les énergies ne peuvent que s’user et s’affaiblir progressivement. » […]

Il poursuit :

« Ce n’est que trois ans après sa conversion que l’apôtre Paul sera investi officiellement de sa mission de prêcher aux gentils et au cours de ces trois ans se place un séjour en Arabie. C’est de la solitude que sont sortis la plupart des grands évêques bâtisseurs de la civilisation chrétienne […] telles sont les lois mises en lumière par l’enseignement de Jésus et par la Tradition des âges apostoliques. On devient apôtre par une emprise qui est une prise de possession de l’Esprit-Saint. […] L’esprit ne descend que lorsqu’on s’est préparé à le recevoir. »

Il ajoute, anticipant sur les questions posées par la nouvelle évangélisation :

« Ces lois pour la formation des apôtres sont pour tous les temps. L’urgence et l’étendue des besoins de notre temps, la puissance intelligente et organisatrice de la haine qui nous menace devraient nous les rappeler et les faire méditer. Ces menaces orientent heureusement vers la recherche de techniques nouvelles d’apostolat. Mais si ces techniques nous faisaient

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

grâce qui inaugure en Paul sa vie nouvelle est aussi celle qui se déploiera dans sa vie missionnaire.

C'est comme si Paul disait à chaque chrétien : être missionnaire n'est pas une option et être missionnaire n'est pas une fonction. L'acte évangélisateur, apostolique fait partie de la grâce de Paul baptisé, de tout baptisé. L'acte évangélisateur est pris dans la dynamique intérieure à la grâce de la rencontre avec le Christ et de la réception de la vie du Christ.

Aussi Paul peut-il dire : « Malheur à moi si je n'annonce pas l'Évangile. » À la lettre, ne pas annoncer l'évangile reviendrait à "dé-missionner", à se refuser à la vie reçue, à entrer dans une logique de mort. (1 Co 9, 16)

Ce qui fait passer Saül de persécuteur à apôtre, d'apôtre a envoyé, d'envoyé à témoin, c'est proprement la grâce reçue sur le chemin de Damas et réalisée dans son baptême :

« C'est par grâce que je suis ce que je suis », dira-t-il dans la première épître aux Corinthiens. (1 Co 15, 10)

Le Christ l'a « saisi » et l'amour du Christ l'« étreint ».

La vie de cet homme nouveau en train de se déployer est entièrement centrée sur le Christ, christo-centrée. Benoît XVI faisait remarquer que le nom du Christ revient 380 fois dans les épîtres de Paul. Jean-Paul II, au seuil du III$^{e}$ millénaire exhorte les ouvriers de la nouvelle évangélisation à « repartir du Christ ». On peut dire que sur le chemin de Damas, la vie nouvelle de Paul renaît, repart du Christ. Et cette vie ne peut grandir, se déployer que par et dans l'alliance avec le Christ, mieux dans son union au Christ, plus encore, dans sa conformation au Christ. « Pour moi vivre c'est le Christ », écrira-t-il aux Philippiens (1,21), « le Christ qui vit en moi » (Ga 2, 20).

L'homme nouveau grandit au même rythme que grandit son

alliance avec le Christ et grandit par la grâce de l'esprit du Christ.

Ainsi, nous venons de découvrir – ou redécouvrir – à quel point l'acte évangélisateur de Paul était l'œuvre en lui de l'Esprit, l'œuvre consentie de l'amour du Christ en lui.

Les missions de Paul sont missions de l'Amour qu'est Dieu, en d'autres termes, le maître d'œuvre des missions est l'Esprit. En même temps Paul transmettra ce qu'il a reçu ou plutôt Celui qu'il a reçu, mais il le transmettra dans la juste mesure où sa vie en a été transformée. Dans les catéchèses qu'il a consacrées à l'apôtre des nations, Benoît XVI insiste pour montrer à quel point, c'est avec toute sa vie que Paul évangélise.

Aussi, une fois de plus, pour comprendre l'acte évangélisateur de Paul, il n'est pas de source plus autorisée que la vie spirituelle de Paul. Cette vie proprement spirituelle, activée en Paul par la grâce de Damas, féconde en lui l'homme nouveau. Mais c'est une gestation qui commence. « L'homme intérieur », écrira-t-il aux Corinthiens, « se renouvelle de jour en jour » (2 Co 4, 16).

Ainsi, Paul parle de lui-même comme d'un être à faire croître, à faire advenir. Logique de Nicodème ! Logique de gestation, si souvent reprise par les Pères. Au moment de la grâce inaugurale, tout est là comme en puissance mais tout reste à réaliser.

Et cette dynamique de vie n'est pas un long fleuve tranquille. C'est une logique de combat, de combat intérieur contre le « vieil homme » qui a la peau dure. Paul sait à quel point il ne fait pas le bien qu'il aime : telle est peut-être l'écharde dans sa chair qui lui rappelle que sans la grâce de Dieu, il ne peut rien faire, comme nous l'évoquions plus haut.

Lorsque Paul exhorte les membres des nouvelles communautés chrétiennes à croître, à faire « sans cesse des

progrès dans l'œuvre du Seigneur » (1 Co 15, 58), il parle d'expérience. Aussi peut-on parler de croissance de l'homme spirituel et tenter d'en déchiffrer la dynamique interne à partir des traces qui en sont données dans les épîtres.

Une question essentielle est sous-jacente à cette courte réflexion : que signifie être fidèle et déployer la grâce de notre baptême car c'est cela être l'homme nouveau dont le Christ parlait à Nicodème. (Jn 3)

## Une porte d'entrée dans la vie intérieure de Paul

Mais comment avoir accès à la dynamique de la vie spirituelle de Paul ?

Paul ne tient pas de chronique spirituelle comme le feront plus tard Augustin, Thérèse d'Avila ou encore Marie de l'Incarnation et tant d'autres spirituels et missionnaires.

Il nous suffit semble-t-il d'être attentifs aux exhortations et aux confidences qui traversent les épîtres de l'apôtre des nations, pour découvrir les lignes de force de sa personnalité spirituelle, qui dessineront pour les millénaires à venir les facettes de la spiritualité chrétienne.

En tout cela, ce qui importe d'abord, dit Paul aux Corinthiens, aux Galates et aux Éphésiens : « Ce qui importe est d'être une nouvelle créature. » (Par exemple : Ga 6, 15–16) La force avec laquelle il l'énonce montre bien que Paul en fait l'élan ou le mot d'ordre de toute vie dans le Christ, de toute vie chrétienne.

Alors comment devenir une créature nouvelle ?

La réponse traverse les épîtres mais un passage de la deuxième épître aux Corinthiens est particulièrement significatif : « Aussi si quelqu'un est en Christ il est une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

en son Fils. Mais impossible aussi pour l'évangélisateur des nations de ne pas être marqué, en tant qu'évangélisateur, par le signe de la Croix. Eduardo Arens commente avec vigueur :

« Si l'évangélisation se réduit à des discours, des prédications, des conférences et des publications, pour beaucoup cela reviendra à « des paroles, des paroles, des paroles », mais non à « la parole de la Croix », telle que l'a prêchée Paul et qu'il l'a expliquée aux Corinthiens. Cette évangélisation sera inefficace ; elle ne sera pas « la puissance de Dieu ». Autrement dit, la prédication doit être avalisée par les faits et la vie même du prédicateur ! Elle doit se transmettre de façon cohérente, accompagnée du témoignage de son efficacité salvifique dans la vie du prédicateur même ![30] »

## La croix plantée au cœur de l'évangélisateur

### *La croix annoncée*

Nous nous souvenons que Paul affirme annoncer, transmettre ce qu'il avait reçu.

Or ce qu'il a reçu avec tout son être, c'est cela même dont avait été témoin le groupe des apôtres. Ce qu'il reçoit radicalement, c'est la croix qui circoncit son cœur. Mais la croix illuminée, transfigurée de l'intérieur par la gloire de la résurrection. « Si Christ n'est pas ressuscité notre prédication est vide et vide aussi notre foi » (1 Co, 15, 14).

« Nous prêchons un Messie crucifié » (1 Co 1, 23–24). L'évangélisateur des nations prêche une vie livrée pour que chacun ne soit plus esclave de la mort mais libre de la liberté des enfants de Dieu. « Quelqu'un a payé le prix de votre rachat » (1 Co 6, 20).

Le renversement radical du regard porté sur la croix est aussi un re tour-nement de l'intelligence ; il faut alors, pour l'apôtre, non pas convertir la folie en sagesse, car l'amour ne se mesure pas à l'aune des discours philosophiques, mais il faut rendre raison de ce qui est la seule sagesse devant ceux pour qui elle apparaît d'abord comme une folie. Paul écrit aux Corinthiens :

« Moi-même quand je suis venu chez vous, frères, ce n'est pas avec le prestige de la parole ou de la sagesse que je suis venu vous annoncer le mystère de Dieu. Car j'ai décidé de ne rien savoir parmi vous, sinon Jésus Christ, et Jésus Christ crucifié. Aussi ai-je été devant vous faible, craintif, et tout tremblant : ma parole et ma prédication n'avaient rien des discours persuasifs de la sagesse, mais elles étaient une démonstration faite par la puissance de l'Esprit, afin que votre foi ne soit pas fondée sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu. Pourtant, c'est bien une sagesse que nous enseignons aux chrétiens a dultes, sagesse qui n'est pas de ce monde, ni des princes de ce monde, voués à la destruction. Nous enseignons la sagesse de Dieu, mystérieuse et demeurée cachée, que Dieu, avant les siècles, avait d'avance destinée à notre gloire. Aucun des princes de ce monde ne l'a connue, car, s'ils l'avaient connue, ils n'auraient pas crucifié le Seigneur de gloire » (1 Co 2, 1ss).

Paul sait par expérience que seule la rencontre vécue avec le Christ peut effectuer cette transformation du regard ; aussi c'est par sa vie tout entière, conformée au Christ, que Paul annonce la vérité de ce qu'il dit. Telle est la force des témoins aujourd'hui comme au temps de Paul.

La croix annoncée est la croix vécue.

## *Les croix vécues*

Au quotidien de la vie de l'apôtre ce sont *des* croix vécues et qui, aux yeux de Paul, témoignent de celui qui est toute sa vie :

Aux Galates, il écrit, non sans quelque fierté : « Moi, je porte en mon corps les marques de Jésus » (Ga 6, 17).

On ne peut pas ne pas penser à ce que Marie de l'Incarnation dira du Père Isaac Jogues après les tortures qu'ils avaient subies pour sa foi ; en comparant le martyr jésuite aux serviteurs qui portent l'uniforme de service, elle écrit à son fils : « il porte les livrées du Christ » ; à la lettre il a revêtu le Christ. D'ailleurs Paul a ce mot aux Éphésiens : « Je vous le demande, ne vous laissez pas abattre par les détresses que j'endure pour vous ; elles sont votre gloire » (Ep 3, 13).

Aux Corinthiens, il écrit : « Nous nous recommandons nous-mêmes en tout comme ministres de Dieu par une grande persévérance dans les détresses, les contraintes, les angoisses, les coups, les prisons, les émeutes, les fatigues, les veilles […] » (2 Co 6, 3–6).

Plusieurs fois dans les épîtres, Paul énumère les épreuves physiques et psychologiques qu'il subit pour l'annonce du Christ. Deux passages particulièrement célèbres méritent d'être rappelés ici pour leur réalisme.

À la fin de sa vie, Paul écrit à Timothée et lui livre cette confidence qui en dit long sur la solitude psychologique qu'il avait eu à vivre : « La première fois que j'ai eu à présenter ma défense, personne ne m'a assisté ; tous m'ont abandonné. Qu'il ne leur en soit pas tenu rigueur. Le Seigneur, lui, m'a assisté » (2 Tm 4, 16).

Et après avoir dressé la liste de tout ce qu'il a pu subir dans ses missions, il conclut :

« Fatigues et peines, veilles souvent ; faim et soif, jeûne souvent ; froid et dénuement ; sans compter tout le reste, ma

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

aujourd'hui.

Or, dans la deuxième épître aux Corinthiens, on peut lire cette confidence de Paul :

« Car nous ne voulons pas, frères, vous le laisser ignorer : le péril que nous avons couru en Asie nous a accablés à l'extrême, au-delà de nos forces, au point que nous désespérions même de la vie. Oui, nous avions reçu en nous-même notre arrêt de mort. Ainsi notre confiance ne pouvait plus se fonder sur nous-mêmes mais sur Dieu qui ressuscite les morts. C'est lui qui nous a arrachés à une telle mort et nous en arrachera ; en lui nous avons mis notre espérance ; il nous en arrachera encore » (2 Co 1, 8).

Et quelques pages plus loin :

« Car nous qui sommes dans cette tente, nous gémissons accablés, c'est un fait : nous ne voulons pas nous dévêtir mais revêtir un vêtement sur l'autre afin que ce qui est mortel soit englouti par la vie. Celui qui nous a formés pour cet avenir c'est Dieu qui nous a donné les arrhes de l'Esprit » (2 Co 5,4).

La question posée par ces textes est très réaliste : Comment ne pas sombrer dans la désespérance qui menace lorsque notre arrêt de mort est signé ?

Paul fait en même temps l'expérience d'être concrètement sauvé par la grâce de celui qui a ressuscité le Christ. Il fait l'expérience que les biens qui sont l'objet de sa foi et de son espérance sont déjà à l'œuvre, concrètement dans sa vie présente. Un passage de l'encyclique *Spe Salvi* pourrait parfaitement commenter les résultats de cette expérience :

« La foi n'est pas seulement une tension personnelle vers les

biens qui doivent venir, mais qui sont encore absents ; elle nous donne quelque chose. Elle nous donne déjà maintenant quelque chose de la réalité attendue, et la réalité présente constitue pour nous une “preuve” des biens que nous ne voyons pas encore. Elle attire l’avenir dans le présent, au point que le premier n’est plus le pur “pas-en-core”. Le fait que cet avenir existe change le présent ; le présent est touché par la réalité future, et ainsi les biens à venir se déversent sur les biens présents et les biens présents sur les biens à venir[36]. »

Mais une chose est, par la pensée, de comprendre que les biens à venir se déversent dans le présent, autre chose est d’avoir expérimenté les forces de résurrection à l’œuvre concrètement dans sa vie.

Les confidences explicites de Paul sont rares ; elles concernent des réalités personnelles qui, dans la plupart des cas, peuvent avoir aussi une portée générale et, en ce sens concernent l’apôtre.

Paul lui-même indique les lignes de force de cet événement : il a fait l’expérience de ses limites, de sa précarité, de ses faiblesses ; qu’elle concerne le physique, le psychologique, l’intellectuel ou le spirituel, la prise de conscience de ses propres limites et la reconnaissance de sa pauvreté, de son incapacité à s’en sortir par soi-même, représente un tournant dans la vie spirituelle. Le consentement à la vérité fait croître l’humilité, condition nécessaire à l’accueil de la grâce : « Ainsi notre confiance ne pouvait plus se fonder sur nous-mêmes mais sur Dieu qui ressuscite les morts. » (2 Co 1, 9) Et la grâce n’a pas manqué.

Paul découvre la puissance de Dieu, du maître de la vie et de la mort, dans son être même. Lui seul peut donner et redonner la vie, pour autant qu’on se tourne vers lui par la foi et que notre

espérance ne soit qu'en lui : « C'est lui qui nous a arrachés à une telle mort et nous en arrachera ; en lui nous avons mis notre espérance ; il nous en arrachera encore. » On peut entendre en écho le célèbre verset du chapitre 12 de la même épître : « Le Seigneur m'a déclaré : "ma grâce te suffit ; ma puissance donne toute sa mesure dans la faiblesse" » (2 Co 12, 9).

Ainsi, les forces de résurrection sont dès aujourd'hui à l'œuvre dans l'histoire, dans sa propre histoire. L'espérance est une vertu aussi pour le présent, le présent de l'homme Paul, le présent du disciple du Christ, le présent de l'évangélisateur ; cette confidence qui traverse plusieurs passages de l'épître est le fruit apostolique direct du changement intérieur provoqué par cet événement.

Désormais Paul pourra enseigner qu'il est possible dès cette vie terrestre d'être « avec Dieu ». Nous le verrons dans la partie suivante. Vivre avec Lui n'est plus seulement l'objet d'une espérance *post mortem* mais une nécessité dès maintenant et une nécessité à proclamer, à annoncer. La vie avec le Christ n'est pas seulement le partage d'un héritage glorieux mais une vie d'intimité, le déploiement de la vie de la grâce, dont l'autre nom est sainteté.

Dans les textes qui suivront, Paul infléchira considérablement ses réflexions sur le corps, sur la mort, sur le rapport aux souffrances. Un concept-clé apparaît à partir de cette deuxième épître aux Corinthiens, qui semble le fruit spirituel et doctrinal direct de l'événement vécu : « Celui qui nous a formés pour cet avenir c'est Dieu qui nous a donné les arrhes de l'Esprit » (2 Co 5,5).

## *Le secret est livré : un christocentrisme est de plus en plus affirmé ou plutôt déployé*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

tout notre être ?

Regardons cela de plus près. Dans les textes de Paul, plusieurs affirmations et plusieurs images déploient l'idée de l'être chrétien comme d'un être intérieur. Les occurrences de ce terme chez Paul permettent d'en faire un quasi synonyme de « homme spirituel » et « homme nouveau ». Et cet être intérieur est un être habité, une demeure. Demandons-nous d'abord : par qui l'être intérieur est-il habité ? Qui fait sa demeure en nous ?

Pour répondre à cette question, les expressions pauliniennes se bousculent :

Deux réponses semblent encadrer les épîtres de Paul : d'une part, la réponse la plus ancienne : « La Parole de Dieu qui est aussi à l'œuvre en vous, les croyants » (1 Th 2, 13) ; d'autre part, une des plus tardives chez Paul : « Dieu fait en vous et le vouloir et le faire » (Ph 2, 13).

Mais surtout, au cœur des lettres, comme un symbole du cœur du disciple :

L'homme intérieur est habité par le Christ. Quelques exemples :

« Si le Christ est en vous » (Rm 8, 10).

« Ne reconnaissez-vous pas que Jésus-Christ est en vous ? » (2 Co 13, 5).

« Jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous » (Ga 4, 19).

Et la plus célèbre peut-être : « Ce n'est plus moi, c'est Christ qui vit en moi » (Ga 2, 20).

Mais il faut aller plus loin. Dans les textes de Paul, le Christ est souvent associé à l'Esprit de Dieu.

Celui qui habite dans l'homme intérieur est aussi l'Esprit de Dieu, l'Esprit du Christ, l'Esprit-Saint :

« L'Esprit de Dieu habite en vous » (Rm 8, 9).

« Le Saint-Esprit qui est en vous » (1 Co 6, 19).

« Par le Saint-Esprit qui habite en nous » (2 Tm 1, 14).

Paul lui-même semble faire la synthèse de l'identité de cet hôte intérieur, dans la belle expression de l'épître aux Éphésiens :

« Qu'Il fasse habiter le Christ en vos cœurs par la foi » (Ep 3, 17).

Trois brefs commentaires s'imposent :

Le Dieu qui habite l'homme intérieur est le Dieu trine : le Père, le Christ, Fils de Dieu, l'Esprit. En s'appuyant sur les écrits de Paul et de Jean, on parlera de « l'inhabitation trinitaire » ! Une spiritualité de la demeure sera en ce sens une spiritualité trinitaire. Or cette présence n'est pas statique. Il s'agit de la dynamique même qui unit entre elles les trois personnes, une dynamique d'amour qui va former et transformer le cœur et l'être tout entier qui en est habité. Le lent processus de gestation de l'homme nouveau dans l'être du chrétien est en même temps la maturation de l'alliance avec Celui qui fait sa demeure en lui. Tous les maîtres spirituels de la tradition chrétienne s'appliqueront à connaître et parfois à décrire ce travail de la vie nouvelle à même le vieil homme.

L'expression « en nous », à cause sans doute de l'analogie spatiale, peut être ambiguë ; qui est cet « en nous » ? Par cette expression, Paul rejoint le concept biblique du « cœur », le cœur de chacun et de tous les membres. Le cœur est le centre de l'être. Ce à partir de quoi tout l'être prend sens, le « lieu » où prend source la liberté de la volonté. Il ne s'agit pas d'une partie de l'être humain mais plutôt de ce qui l'unifie et qui irradie l'être tout entier. « Il brille dans nos cœurs », écrit Paul aux Corinthiens (2 Co, 4, 6). Tels sont les « enfants de Lumière ». Cet « en nous » c'est, *in fine*, l'être humain en tant qu'identité concrète unifiée. Mais il ne s'agit pas d'une identité figée, fixée ; on devrait parler davantage d'un processus de croissance, un processus de spiritualisation qui est aussi processus

d’intériorisation.

Une telle anthropologie présuppose chez Paul l’essentiel qui fait les chrétiens et le salut et qu’il exprime dans une expression lapidaire : « par la foi ! » (par exemple Rm 1, 16–17)

Il s’agit là de l’accomplissement de la promesse du prophète Jérémie qui annonçait une loi nouvelle inscrite dans le cœur de l’homme ; Paul peut alors écrire : « […] afin que la justice exigée par la loi soit accomplie en nous qui ne marchons pas sous l’empire de la chair mais de l’Esprit » (Rm 8, 4).

Or la loi accomplie, c’est le Christ. Ainsi, en nous, dans le cœur du disciple, le Christ peut être formé pour autant que le disciple veut marcher selon l’Esprit, selon l’amour de Dieu.

En d’autres termes, croire que l’Esprit de Dieu est en nous, l’accueillir comme l’hôte intérieur et vivre selon son *tempo*, voilà ce qui fait de nous des chrétiens c’est-à-dire des êtres formés et transformés par le Christ, plus, transformés en Christ comme le diront plus tard les Pères de l’Église : Augustin, bien entendu, mais aussi saint Athanase qui dit du chrétien qu’il est « Verbifié ».

## *En guise de conclusion : le Temple et la tente*

Dès lors, on comprend la force des images dont use Paul et aussi leur richesse parfois paradoxale. Pour conclure, il suffit d’évoquer la portée de l’une d’entre elles.

Lorsque Paul parle du temple il use du mot grec *naòz* (1 Co 6, 19) qui désigne non pas la totalité du temple mais l’espace sacré au cœur du temple : le Saint des Saints.

Si le corps du croyant est « le temple de l’Esprit-Saint », c’est qu’il n’est plus le vêtement pesant ou encore la tente terrestre et provisoire dont semblait parler Paul. Cette tente qui abrite le Saint des Saints devient ce qu’était (et bien plus) « la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l’arbre est requis pour le fruit. C’est en étant uni à Dieu que l’acte évangélisateur atteint sa véritable forme ; par exemple et de manière privilégiée, être uni à lui par l’Eucharistie. Paul ne dit-il pas aux Corinthiens : « Toutes les fois que vous mangez ce pain et buvez à cette coupe, vous *annoncez* la mort du Seigneur jusqu’à ce qu’il vienne » (1 Co 11, 26). Célébrer l’Eucharistie, faire mémoire de la vie donnée pour la multitude et donner le Christ au monde, est, comme nous l’avons déjà évoqué, l’acte évangélisateur par excellence.

Être uni à lui jusque dans la conformation à sa Passion. C’est dans la vie donnée que l’évangélisateur laisse toute la place à la force du Christ et que les fruits abondent ; on connaît bien entendu le mot de Tertullien à propos du martyre, « semence de chrétiens ».

## *Pour aller plus loin ou plus profond*

En 2009, Benoît XVI affirmait :

« Il (Paul) appartient entièrement à Jésus pour appartenir, comme Jésus, à tous ; ou mieux, pour être Jésus pour tous : « Je me suis fait tout à tous pour en sauver à tout prix quelques-uns » (1 Co 9, 22). À lui, qui est si étroitement uni à la personne du Christ, nous reconnaissons une profonde capacité de conjuguer la vie spirituelle et l’action missionnaire ; en lui, les deux dimensions se réfè-rent l’une à l’autre. Et ainsi, nous pouvons dire qu’il appartient à cette foule de « constructeurs mystiques », dont l’existence est à la fois contemplative et active, ouverte sur Dieu et sur ses frères pour accomplir un service efficace pour l’Évangile. Dans cette tension mystique et apostolique, il me plaît de souligner le courage de l’Apôtre face au sacrifice lorsqu’il affronta des épreuves terribles, jusqu’au martyre (cf. 2

Co 11, 16–33) ».

Comment ne pas évoquer, en écho, les pages d'Ignace d'Antioche et sa lettre aux Romains (Lettre VII), ou encore ces dernières lignes adressées à un de ses amis restés en France par Isaac Jogues, jésuite martyr en Nouvelle France :

« Quand commencerai-je à servir et à aimer celui qui n'a jamais commencé à nous aimer ; et quand commencerai-je à me donner totalement à celui qui s'est donné à moi sans réserve ?
Le cœur me dit que, si j'ai le bien d'être employé en cette mission, j'irai et je ne reviendrai pas, mais je serai heureux si Notre Seigneur voulait achever le sacrifice où il l'a commencé, et que ce peu de sang que j'ai répandu en cette terre fût comme les arrhes de celui que je lui donnerai de toutes les veines de mon corps et de mon cœur.
Enfin, ce peuple-là est pour moi un époux de sang, je me suis fiancé à lui par mon sang. Notre bon maître, qui se l'est acquis par son sang, lui ouvre, s'il lui plaît, la porte de son Évangile comme aussi aux quatre nations, ses alliées, qui sont proches de lui. À Dieu, mon cher Père, priez-le qu'il m'unisse inséparablement à lui »[42].

Telle est la grande chaîne des évangélisateurs, depuis les apôtres jusqu'aux ouvriers de la nouvelle évangélisation. Paul qui l'inaugure a magnifiquement témoigné des fondements spirituels d'un acte évangélisateur, à la fois universel et toujours singulier. Ils furent tous de grands spirituels et souvent des mystiques. Au cœur même de leur faiblesse consentie que son Amour a transfigurée, Dieu a pu rencontrer ceux qu'Il a voulu appeler ses enfants !

« En toutes choses rendons grâce à Dieu ! » (Ep 5, 20),

demande l'apôtre. Rendons grâce à Dieu de nous avoir donné Paul de Tarse, un jour, sur la route qui le conduisait de Jérusalem à Damas.

**Thérèse Nadeau-Lacour**

---

1. Voir aussi ci-dessus, note 2
2. Charles-André BERNARD, *San Paolo mistico e apostolo*, San Paolo, Milan, 2000, p. 55 : « Certes, ce "Je" de Paul est paradigmatique de tout chrétien ; mais on ne peut exclure le fait que la prise de conscience par saint Paul de la condition chrétienne ne soit largement étayée par son expérience personnelle. »
3. L'expression est de Marie de l'Incarnation pour désigner les missionnaires-martyrs de la Nouvelle France
4. Par exemple, la nouvelle édition de l'ouvrage de l'historienne Marie-Françoise BASLEZ, *Saint Paul, artisan d'un monde chrétien*, Fayard, Paris, 2008. Voir aussi, Régis BURNET, *L'Évangile de saint Paul. Guide de lecture des épîtres de saint Paul*, Le Cerf, Paris, 2008.
5. Les épîtres de Paul portent à la fois la singularité de leur auteur et sa visée éducative. Paul enseigne. De plus le caractère canonique de ces écrits ne peut être occulté : il nous invite à dégager, à même la singularité de l'Apôtre, les lignes de ce qu'on pourrait appeler une spiritualité apostolique.
6. Pourtant, si les contextes ont changé, celui de ce début de millénaire a relancé, parfois de manière dramatique, l'urgence de l'évangélisation sous sa forme qui nous est plus familière de transmission de la foi.
7. Voir à ce propos les notes de M.-F. BASLEZ dans l'introduction à *Saint Paul, artisan d'un monde chrétien*, Paris,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

## *Le choc de la misère spirituelle et la force d'une « prédication » jaillie du cœur*

En des circonstances plus providentielles que diplomatiques, l'évêque Diego d'Acébès et Dominique quittèrent un jour Osma pour une mission diplomatique au Danemark. Faisant halte dans une auberge de Toulouse, ils découvrent stupéfaits l'ampleur et les ravages del'hérésie albigeoise dans le Midi de la France. Dominique et son évêque, si épris du Christ Vérité et si attachés à la saine doctrine, en sont profondément troublés.

On rapporte que le jeune chanoine au cœur de feu, échangea alors toute une nuit avec l'aubergiste cathare, pour lui rappeler ce à quoi il avait renoncé : l'amour de Jésus-Christ pour l'humanité blessée par le péché ; la grandeur de la condition humaine, restaurée tout à la fois par la grâce divine et par la puissance sanctifiante de la vie sacramentelle. Cette prédication inattendue de la part de Dominique avait tout naturellement jailli de sa « contemplation », comme l'eau pure sourd de la terre pour désaltérer celui qui est assoiffé. La Vérité demande à être vécue. En parole, elle devient porteuse d'un souffle. Voilà pourquoi, au matin, la « brebis égarée » avait rejoint le bercail !

C'est ainsi que des événements providentiels ont conduit Dominique et son évêque à rencontrer à Montpellier quelques cisterciens mandatés par le pape Innocent III pour prêcher aux hérétiques du sud de la France.

Devant leur insuccès, l'évêque Diego leur propose de continuer la prédication de l'Évangile et la défense de la doctrine de la foi – mais en adoptant, cette fois, « la manière des Cathares » : aller prêcher dans l'absolue pauvreté, tout en mendiant leur pain. De fait, cette suggestion évangélique exigeait que les légats renoncent à leur grand apparat !

Quelques-uns acceptent de reprendre ainsi la route de la prédication en fidélité au Christ « pauvre » avec l'évêque castillan et son compagnon. À partir de ce jour, Dominique lui-même recevra, très humblement, son pain quotidien « à genoux ». N'est-il pas riche de Jésus Christ !

En 1206, l'évêque Diego regroupe des femmes nouvellement converties dans un monastère à Prouille[11], non loin de Toulouse, en vue de sauver leur vie et de les soustraire tout à la fois à l'influence cathare. Peu de temps après, se joignent spontanément à Dominique et à l'évêque Diego quelques prédicateurs ainsi que des laïcs « généreux » qui gravitent autour du monastère des moniales ; de la sorte, va se constituer un noyau spirituel qui donnera plus tard naissance à la « Famille Dominicaine ».

Ce rassemblement fraternel sera étonnamment dénommé *la Sainte Prédication.* Ce titre n'évoque-t-il pas le lien essentiel entre la contemplation et la prédication et celui, existentiel, entre la prédication et la pauvreté radicale !

À cause de l'assassinat du légat Pierre de Castelnau en 1208, Innocent III lance une croisade contre les hérétiques ; la terre de Provence devient terre de feu et de sang. Les légats cisterciens rentrent tout simplement dans leurs couvents. Après la mort de l'évêque Diego, le 30 décembre 1208, Dominique reste seul en ce lieu hostile avec pour seules armes l'Évangile annoncé « à temps et à contretemps », ainsi que l'Eucharistie qui, de même que l'Évangile, « configure » au Christ. Établi curé à Fanjeaux[12] le 25 mai 1214, l'humble prédicateur maintient courageusement son ministère de prédication tout en s'appliquant à cultiver la foi de ses sœurs moniales.

Par ailleurs, la tradition rapporte que Dominique « ne parlait que de Dieu ou avec Dieu ». On peut même aller jusqu'à dire

que, au cœur de l'hérésie, Dominique va « être celui en qui Dieu se raconte ![13] » S'en remettant à l'Esprit, Dominique annonce, en quelque sorte, ce que le cœur de l'homme n'avait pas imaginé. De fait, il proclame ce qu'il connaissait lui-même et aimait de toute son âme et de toutes ses forces : le Messie crucifié et ressuscité, Rédempteur du monde !

Nous n'avons pas de sermons ni d'écrits de Dominique. Mais à partir du Dominique présenté par les textes anciens, on devine la force exceptionnelle de sa prédication. Alors qu'il reprend avec conviction le langage simple et frappant de l'Évangile et qu'il explique les grandes vérités de la foi chrétienne, sa parole devait frapper l'homme en plein cœur, le mettre à nu et l'aider à accueillir la grâce qui permet de revêtir le Christ. C'est aussi par toute sa personne – faut-il l'affirmer ! – que Dominique annonçait le Royaume !

## *La force du témoignage évangélique, une « Fondation »*

Quelques hommes de l'entourage de Dominique, touchés par son témoignage de vie évangélique, demandent de s'unir à lui comme pauvres prédicateurs de la Vérité.

Le temps est ainsi venu pour celui qui avait toujours vécu « humblement » mais « intensément » à l'ombre de son évêque, de mener à terme ce que l'évêque Diego avait lui-même porté dans son cœur !

C'est à Toulouse, le 25 avril 1215, avec l'approbation de l'évêque Foulques, qu'est effectivement fondé l'Ordre nouveau qui, adoptant la « pauvreté radicale », aura pour seule mission la « prédication ».

Plus tard, à Rome, Dominique aura un songe : Pierre et Paul, les deux colonnes de l'Église, lui ordonnent : « Va et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Apôtre, François-Xavier l'est assurément ! Nous le voyons particulièrement dans deux traits majeurs de la vie des apôtres : l'amour du prochain (la joie du salut) puisé dans l'amour de Dieu (devenir Eucharistie). Dans les prochaines pages, nous serons en mesure de découvrir, par la vie de l'apôtre, que chaque circonstance devient occasion d'entretenir une relation de prière profonde et sincère envers le Seigneur. Que ce soit à l'occasion d'une action de grâce pour une mission fructueuse, au moment d'offrir réparation pour un pénitent ou même encore lors d'une traversée houleuse, etc.[13], François-Xavier demeure non seulement fermement attaché à accomplir la volonté du Seigneur, mais plus encore à devenir semblable à lui, répondant à l'appel de son Maître intérieur : « Vous m'appelez Maître et Seigneur et je le suis. Si moi qui suis le Seigneur et le Maître je vous ai lavé les pieds, vous devez vous aussi vous laver les pieds les uns les autres. C'est un exemple que je vous ai laissé afin que vous fassiez comme j'ai fait pour vous » (Jn 13, 13–15).

## La joie du salut, l'amour des âmes

« Quel bonheur de vivre en mourant tous les jours, et en domptant ses passions, pour chercher, non nos propres intérêts, mais les intérêts de Jésus-Christ ![14] »

La joie est une des caractéristiques majeures de la vie missionnaire et spirituelle de François-Xavier. Si « sa complaisance et sa gaîté naturelle le faisaient aimer de tout le monde[15] », la joie du saint évangélisateur n'est pas seulement un trait de caractère et elle n'est pas faite de plaisirs éphémères tirant ses sources de la satisfaction de ses affects propres. Marmoiton écrit : « On a publié un livre entier sur les voyages

de l'apôtre qui, les pieds en sang, courait vers la capitale du Japon en jonglant avec des oranges[16]. » N'est-ce pas là un signe d'une joie plus grande que les événements extérieurs ?

Un court extrait d'une lettre adressée à Ignace permet d'entrer dans la profondeur de la joie de François-Xavier. Lors d'une traversée en mer, une tempête rageuse de trois jours et trois nuits a fait craindre la mort à tous les voyageurs et matelots. Sorti indemne, il écrira :

« Au plus fort de la tempête, je me suis recommandé à Dieu notre Seigneur, en commençant par prendre d'abord pour protecteurs sur la terre tous les membres de la bénie Compagnie de Jésus et tous ceux qui lui sont dévoués. Je n'ai pas omis de prendre pour protecteurs tous les saints de la gloire du paradis, en commençant d'abord par ceux qui en cette vie appartenaient à la Compagnie de Jésus, puis tous les autres. […][17] Ayant enfin mis toute mon espérance dans les mérites infinis de la mort et de la passion de Jésus Christ, notre Rédempteur et Seigneur, et fort de toutes ces faveurs et toutes ces aides, je me suis trouvé aussi consolé [aussi traduit : je ressentis une bien plus grande joie] durant cette tempête, et peut-être davantage, que je ne l'ai été après en avoir été sauvé[18]. »

En réalité, la joie de François-Xavier est profondément enracinée dans un terreau fait d'éternité : la conversion d'un pécheur, le fait de sentir que l'on porte le plus de fruits possibles et même la « suavité des peines » à encourir afin que le Royaume de Dieu s'étende, sont au nombre des objets fréquents de sa joie. Mais sa plus grande joie demeure toujours sa communion avec Dieu :

« Je n'ai rien autre chose à vous écrire de ce pays-ci sinon que

ceux qui y viennent pour travailler au salut des idolâtres re çoivent tant de consolations d'en haut que, s'il y a une véritable joie en ce monde, c'est celle qu'ils sentent. Il m'arrive plusieurs fois d'entendre un homme[19] dire à Dieu : Seigneur, ne me donnez pas tant de consolations en cette vie ; ou, si vous voulez m'en combler, par un excès de miséricorde, tirez-moi à vous, et faites-moi jouir de votre gloire ; car c'est un trop grand supplice que de vivre sans vous voir[20]. »

La joie, dans la tradition biblique[21], est fruit du salut. Dans les 137 lettres et documents laissés par François-Xavier, tels que présentés par Hugues Didier, l'apôtre n'use que très peu du mot « joie » ; il préfère parler de « consolation spirituelle[22] ». Parfois associés à la consolation affective de recevoir des nouvelles de ses confrères par diverses lettres, la plupart des emplois de l'expression « consolation » sont davantage liés aux effets que produit sur son âme la nouvelle d'une conversion ou de l'accueil du salut, fruit de la prière, d'un sacrifice ou de la méditation, notamment de la passion du Christ.

En ce sens, l'expression « faire du fruit », ou « porter du fruit », toujours associée aux activités évangélisatrices du saint et de ses correspondants, témoigne de sa véritable source de consolation et de joie. Ainsi, rares sont les lettres dans lesquelles l'apôtre des Indes ne fait pas appel à cette expression ou à un de ses dérivés. En effet, pour François-Xavier, l'objectif fondamental de « la grande tâche qu'il vient accomplir en Asie, [c'est] évangéliser, faire du fruit dans les âmes[23] ». Inscrite indirectement dans le charisme des Jésuites, *ad majorem Dei gloriam*[24], la joie fait partie intégrante de son apostolat : « Ce qui fait la gloire de mon Père, c'est que vous portiez du fruit en abondance » (Jn 15, 8).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

# Chapitre 4

# Thérèse de Jésus
(1515–1582)

## *L’apostolat de l’oraison*

Ce sujet se confond avec la vie même de la sainte d’Avila, du moins à partir de l’année 1538. À 23 ans, elle tombe malade après avoir fait profession religieuse au monastère des carmélites de l’Incarnation dans sa ville natale. Il s’agit de l’histoire d’une découverte qui conduira Thérèse très loin. Cette découverte, c’est l’attitude de recueillement au cœur de l’oraison thérésienne. La recherche de Dieu qui habite l’âme se fera d’abord par ce biais. Il se prolonge dans la vie par le dynamisme du don de soi : ouverture aux autres, amitiés spirituelles, souci de la formation spirituelle, fondation de monastères, zèle qui embrasse le monde entier.

Pour comprendre le zèle qui anime Thérèse et qui marquera les vingt années qu’il lui reste à vivre, il faut évoquer la période de 1535 à 1562, c’est-à-dire les années vécues dans ce grand monastère de l’Incarnation. Lorsque Thérèse est entrée dans ce monastère, la communauté comptait une quarantaine de religieuses. Ce nombre allait grimper à près de 180 en 1562, c’est-à-dire en l’espace de vingt-sept ans. Plusieurs facteurs peuvent expliquer cette montée soudaine, dont le départ de

nombreux jeunes hommes vers le Nouveau Monde.

L'Incarnation n'était pas un monastère de clôture et on y suivait la règle mitigée. Les religieuses sortaient à l'extérieur pour visiter leurs familles ou des amies, parfois pendant de longues périodes. Et ces sorties soulageaient la communauté qui déjà peinait à nourrir autant de résidentes. Les visites quotidiennes au parloir de l'Incarnation devenaient un passe-temps pour Thérèse et elle ne s'en privait pas. Dans ces circonstances, on comprend que la garde du silence a beaucoup souffert du surpeuplement et du flot constant de laïques qui n'étaient pas tenues à cette observance.

Quant à la vie de prière à l'Incarnation, elle consistait à réciter l'office divin et à participer à l'Eucharistie. L'horaire conventuel ne prévoyait pas de temps précis pour l'oraison. Selon ce qu'en dit Thérèse dans le *Livre de la Vie*, nous pouvons constater que les novices ne recevaient pas de formation à l'oraison. Jusqu'à temps qu'elle connaisse le *Troisième abécédaire* d'Osuna, Thérèse dit qu'elle « ne savait pas comment faire oraison ni comment se recueillir » (V 4,7)[1]. Et pourtant, Thérèse était considérée comme une religieuse fervente et faisait partie du noyau solide de la communauté.

Le livre d'Osuna a provoqué un tournant majeur dans sa vie. Elle venait de trouver le maître spirituel qu'il lui manquait. En conséquent, écrit-elle, « je me mis à rechercher les moments de solitude, à me confesser fréquemment, et à m'engager dans cette voie, avec ce livre pour maître » (V 4,7). Elle a vécu un véritable déchirement. « D'une part, Dieu m'appelait, de l'autre je suivais le monde… Je paraissais vouloir accorder ces deux adversaires » (V 7,17). Ce combat s'est prolongé plusieurs années. « Je passai donc ainsi de longues années, et je m'étonne maintenant comment j'ai pu tant souffrir sans renoncer à l'un ou à l'autre »

(V 7,17).

Finalement, Thérèse a fini par comprendre qu'il lui était impossible de suivre le Seigneur sur la voie qu'il lui indiquait, tout en restant entre les murs de l'Incarnation. Il fallait un cadre différent, une structure de vie plus cohérente avec l'appel reçu qui, de fait, la mettrait à l'abri des tentations. « Dans le couvent où nous étions, on ne faisait pas vœu de clôture » (V 4,5).

Thérèse a eu le courage de quitter l'Incarnation à 47 ans. Et elle a fondé le couvent de Saint-Joseph à Avila dans le but précis de vivre selon l'appel de Dieu, en suivant la Règle primitive dont les nouvelles Constitutions des Déchaussées devaient préciser l'interprétation. Elle n'avait ni l'intention, ni le désir de fonder un nouvel ordre religieux. Cependant, sur ce point, Dieu avait d'autres vues et Thérèse en constituait l'instrument principal. Son *Livre de la Vie* se termine avec la fondation du premier couvent de la réforme en 1562. Le *Livre des Fondations* marque la suite des événements liés directement au développement de ces « colombiers de la Vierge ».

Nous pouvons donc considérer le *Livre de la Vie* comme une sorte de longue relation, à compléter par les *Relations spirituelles* ponctuelles. Le livre pédagogique par excellence de Thérèse se nomme le *Chemin de perfection*, écrit vers 1566 : ce petit livre montre le rapport étroit entre la vie vertueuse et l'oraison, établissant un lien entre le « Notre Père » et les degrés d'oraison. Parmi les œuvres majeures, il y a aussi le *Château intérieur* (ou *Livre des Demeures* ), écrit en 1577, qui présente la croissance spirituelle comme l'entrée dans les « demeures » d'un château. L'âme peut accéder par elle-même aux trois premières demeures ; Dieu donnera lui-même accès aux quatre dernières.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

droits de Dieu.

**Fr Stéphane Robert, ocd**

---

1. V = Livre de la Vie ; C = Chemin de perfection ; F = Livre des Fondations ; D = Demeures (Château intérieur).
2. Septièmes Demeures, 4,12.

# Chapitre 5

# **Les Martyrs Canadiens** (XVII$^{e}$ siècle)

## *L'apostolat crucifié*

« *Je ne descendrai jamais de la croix où sa bonté m'a mis*[1]. »

*« Sur cette croix, où le Seigneur m'a fixé avec lui, j'ai décidé de vivre et de mourir avec l'aide de sa grâce*[2]. »

« *C'est Jésus-Christ seul et sa croix qu'on doit chercher, courant après ces peuples*[3]. »

Les martyrs canadiens sont en bonne place dans la basilique de Saint-Anne-de-Beaupré[4] puisqu'ils occupent l'autel de droite lorsque l'on regarde de face sainte Anne sur sa colonne. Il s'agit de huit missionnaires jésuites, tous nés en France et martyrisés en Nouvelle-France, aujourd'hui le Canada et une partie des États-Unis. Ils furent canonisés par le pape Pie XI en 1930 : Jean de Brébeuf[5], Noël Chabanel[6], Antoine Daniel[7], Charles Garnier[8], René Goupil[9], Isaac Jogues[10], Jean de La Lande[11] et Gabriel Lalemant[12].

Pourquoi les présenter ensemble dans un ouvrage proposant une réflexion sur le lien entre vie spirituelle et évangélisation : parce qu'ils sont tous jésuites ? On peut supposer qu'une même

forme de spiritualité apostolique les unit. Parce qu'ils ont tous donné leur vie pour Jésus-Christ de manière violente ? On trouverait entre eux l'unité dans le don d'eux-mêmes jusqu'au sang. Parce qu'ils sont tous des missionnaires ? Loin de leur pays natal, ils ont affronté tous les dangers pour rendre témoignage à Jésus-Christ en vivant au milieu des Amérindiens, en les instruisant et en les baptisant.

Dans un article consacré aux jésuites de la Nouvelle-France, le P. Latourelle écrit : « Chez plusieurs d'entre eux, on trouve le désir d'imiter le Christ dans ce qu'il y a de plus profond en lui, à savoir le don de sa vie pour tous les hommes[13]. » Chez ces religieux, l'imbrication du don de leur vie[14] désiré et voulu comme accomplissement de la volonté du Père, conformation au Fils dans la motion du souffle de l'Esprit avec la mission pour tous les hommes, en particulier avec les Amérindiens, met en lumière le mystère de la croix du Christ qui traverse et soulève la vie de l'apôtre.

## L'influence du P. Louis Lallemant[15]

Sans parler d'une école au sens fort du mot, on peut remarquer que ces martyrs canadiens[16], au tempérament si divers, ont reçu sinon une influence, au moins une impulsion du P. Louis Lallemant : un air de famille communiqué par un frère jésuite à l'égard de ceux qui sont d'une vingtaine d'années ses cadets afin de fortifier leur vocation apostolique[17].

Louis Lallemant « insiste sur la "seconde conversion" […] "pas" ou "saut" qui conduit de la vie religieuse honnête à l'héroïsme de la croix et au zèle pour les âmes. Le chemin est jalonné par des exigences précises, qui sont rappelées avec

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dans les tortures ? Qui pourrait régénérer les enfants dans les eaux sacrées, pourvoir au salut des adultes mourants et à l'instruction de ceux qui sont en santé. Et, en vérité, ce n'est pas, je l'estime, sans une providence particulière de la divine Bonté, alors que d'une part des hommes étrangers à la vraie religion catholique, et d'autre part une guerre atroce avec les barbares, et par conséquent avec les Français, interdisaient l'accès de ces régions à la foi, ce n'est pas sans une providence particulière que je tombai aux mains de ces barbares qui, sans le vouloir, pour ainsi dire, et malgré eux, m'ont conservé jusqu'à ce jour, Dieu le voulant ainsi, afin que par moi, quoique indigne, tous ceux qui ont été prédestinés à la vie éternelle reçoivent l'instruction, la foi et le baptême. Or, depuis le temps où je fus pris, j'en ai baptisé soixante-dix, enfants, adolescents, et vieillards de cinq nations différentes et de diverses langues, pour que se tiennent devant l'Agneau des hommes *de toute tribu, de toute langue et de tout peuple* [Ap 5, 9][55]. »

Le récit de son évasion[56] vient en contrepoint faire comprendre que chez Isaac il n'y a aucune obstination. Après un choix mûrement réfléchi devant le Seigneur, selon des critères spirituels, il décide de fuir car il n'y a plus aucun français à qui son ministère serait utile et il n'y a plus d'espoir fondé de pouvoir instruire les Amérindiens. Les causes justifiant son maintien ayant disparu, « ayant balancé devant Dieu, avec tout le dégagement qui m'était possible, les raisons qui me portaient à rester parmi les barbares ou à les quitter, j'ai cru que Notre Seigneur aurait plus agréable que je prisse l'occasion de me sauver[57]. »

Cela ne l'empêchera pas, nous y avons fait allusion, de retourner le moment venu chez les Iroquois. Obéissant à son

supérieur, Isaac Jogues peut épancher son cœur dans la dernière lettre à un frère jésuite qu'il écrit quelques jours avant son martyre.

« Le cœur me dit que, si j'ai le bien d'être employé en cette mission, *ibo et non redibo* [j'irai et ne reviendrai pas], mais je serais heureux si Notre Seigneur voulait achever le sacrifice où il l'a commencé, et que ce peu de sang que j'ai répandu en cette terre fût comme les arrhes de celui que je lui donnerais de toutes les veines de mon corps et de mon cœur. Enfin, ce peuple-là *sponsus mihi sanguinum est*, *hunc mihi despondi sanguine meo* [ce peuple est pour moi un époux de sang (Ex 4, 25), je me suis fiancé à lui par mon sang]. Notre bon maître qui se l'est acquis par son sang, lui ouvre, s'il lui plaît, la porte de son Évangile, comme aussi à quatre autres nations ses alliés, qui sont proches de lui. À Dieu, mon cher Père, priez-le qu'il m'unisse inséparablement à lui[58]. »

Le sacrifice d'Isaac Jogues a la forme d'épousailles : c'est en effet la citation d'Ex 4, 25 qui relie la première partie du paragraphe à la seconde. Dans la première, il parle de la mission, des désirs de son cœur et du sang qu'il a commen cé à verser et qu'il souhaite répandre en totalité comme un acte ultime d'amour, puisque c'est le mot « cœur » qui encadre cette partie ; le Seigneur Jésus apparaît comme celui qui porte à sa consommation ce désir et cet amour en y répondant par la grâce du martyre. La deuxième partie, quant à elle, sous forme de prière adressée à Jésus-Christ, exprime le désir apostolique de « l'ouvrier de l'Évangile ». Au sang versé du missionnaire répond le sang versé de Jésus ; c'est ce dernier qui donne valeur au premier. Être « uni inséparablement à lui » ne fait pas nombre avec l'ouverture de la porte de l'Évangile.

Au cœur du paragraphe, il y a cette expression : « ce peuple-là ». Même si le passage invoqué d'Exode 4, 25 est d'interprétation difficile, il est clair que Jogues s'approprie cette affirmation qui lui permet de chanter la profondeur de son amour et de le mettre en lien avec l'amour de Jésus-Christ dans sa Passion. Le cœur d'Isaac, c'est-à-dire sa vie spirituelle, et « son » peuple désormais – puisque le sang a été versé, – en d'autres termes sa mission, se trouvent, tous les deux et chacun selon son caractère propre, liés inséparablement en Christ. Peut-être est-ce ainsi que l'on peut comprendre la phrase de saint Jean-Baptiste : « Il faut que lui grandisse et que moi je décroisse » (Jn 3, 30). Non pas une disparition mais une inséparabilité fructueuse et joyeuse.

Le débordement de l'esprit apostolique chez les saints martyrs canadiens va jusqu'à l'offrande d'eux-mêmes à la suite du Christ, jusqu'au sacrifice de leur vie rejoignant le sang du Christ. Le mariage mystique s'opère avec le Christ dans leur vie spirituelle grâce à une union indéfectible qui s'approfondit sans cesse, ainsi qu'avec le peuple qui leur est confié puisqu'ils versent leur sang dans la perspective de l'évangélisation. Ils ne peuvent jamais oublier que le sang du Christ a été versé pour tous, et leurs désirs sont parfaitement unifiés avec la volonté de Dieu. Montés sur la croix par la grâce de Dieu, ils ne veulent pour rien au monde en descendre puisque c'est là qu'ils accomplissent la volonté de Dieu pour sa très grande gloire.

**Vincent Siret,**
**sjmv-Ars**

---

1. Derniers mots écrits par saint Charles Garnier. *Jésuites de la Nouvelle-France*, Textes choisis et présentés par François

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Christ[8]. Car cette relation est l'ultime raison d'être de son élan missionnaire, de ce zèle et de cette ardeur qui semblent se concentrer tout entiers dans l'embarquement.

Essayons de comprendre, en remontant le temps, l'histoire d'un désir dont la réalisation effective fera d'elle une des missionnaires les plus atypiques et tout à la fois des plus emblématiques de la tradition chrétienne.

## Archéologie d'un désir

### *Désir d'aller en Canada*

Tel est le nom qu'elle donne à son désir dans une lettre du 20 mars 1635 adressée à son ancien directeur spirituel Dom Raymond de Saint-Bernard :

« C'est donc, mon très Révérend Père, que j'ay un extrême désir d'aller en Canada, et comme ce désir me suit par tout, je ne sçay à qui je me dois addresser pour le dire et pour demander secours, afin de l'exécuter. […] J'aime ardemment toutes ces petites Sauvages, et il me semble que je les porte dans mon cœur. Que je m'estimerois heureuse de leur pouvoir apprendre à aimer Jésus et Marie !
Il faut que je vous confesse qu'il y a plus de dix ans que je suis poursuivie du désir de travailler au salut des âmes, et je voy tant de charmes et de bonheur en l'exercice de cet employ, que cela le r'alume sans cesse. Il n'y a point de pensée si agréable à mon esprit et il me semble qu'il n'y a personne sous le Ciel qui puisse jamais mériter la possession d'un bien si inestimable, que d'être choisie de Dieu pour un si haut dessein[9]. »

Le désir précis et impérieux qui fait l'objet de cette correspondance enflammée est le « désir d'aller en Canada ». Pour en dater la naissance il faut avoir recours à la *Relation de 1654*, son autobiographie.

Octave de Noël 1633. Marie de l'Incarnation, ursuline depuis deux ans, fait un songe étrange qui se révélera prophétique : elle se voit marchant dans un pays brumeux et immense, en compagnie d'une jeune femme. Au milieu de ce pays, une chapelle et, sur le toit de cette chapelle, une sorte de trône sur lequel avait pris place la Vierge Marie qui tenait son enfant sur les genoux et à qui elle semblait parler de la religieuse. Dès qu'elle la voit, l'ursuline court vers elle et la Vierge l'embrasse par trois fois.

À la suite de cet événement qui lui demeure incompréhensible pendant un an, un changement s'opère en elle qu'elle décrit ainsi :

« J'avais eu toute ma vie un grand amour pour le salut des âmes, mais depuis ce que j'ai dit des baisers de la très sainte Vierge, je portais dans mon âme un feu qui me consommait pour cela. Or comme je ne pouvais pas courir par le monde pour dire ce que j'eusse bien voulu pour tâcher d'en gagner quelques-unes, je faisais ce que je pouvais au noviciat, m'accommodant à la capacité de chacune[10]. »

Le songe a activé et précisé en Marie de l'Incarnation ce qu'elle portait depuis longtemps. Un lieu se profile comme lieu étrange de réalisation de son désir de travailler au salut des âmes. Et surtout, ce désir y est comme intégré dans un projet divin qui la concerne. Le désir devient évident mais le secret demeure.

Un an environ après ce songe insolite, Marie de

l’Incarnation est en prière devant le Saint Sacrement ; il lui est donné de vivre une extase dans laquelle Dieu lui fait connaître précisément sa volonté : « C’est le Canada que je t’ai fait voir, il faut que tu y ailles faire une maison à Jésus et à Marie[11]. » Trois mois plus tard, elle adresse à Dom Raymond la première d’une série de lettres toutes embrasées de son désir missionnaire.

Nous pourrions dire que cette lettre, évoquée plus haut, fait référence à deux désirs : un désir actuel d’aller « en Canada » et un désir plus ancien, plus archaïque et qui, tel l’emboîtement de poupées russes, contiendrait le premier, dans sa manière et dans sa matière : le désir de travailler au salut des âmes. Cette distinction est éclairée par la lettre XCIV du 3 octobre 1645, adressée à son fils :

« Non je n’ay point de peine à croire que Dieu ne vous donne du zèle et de l’affection pour le salut des âmes ; quoyque cette vocation soit générale, néanmoins, si je suis capable de vous dire mes pensées, je ne vous conseille pas de la rebuter. (Je ne connoissois point le Canada, et quand j’entendois proférer ce mot, je croyois qu’il n’étoit inventé que pour faire peur aux enfans : C’est pourquoi ce n’est pas le lieu seulement qui rend meilleure une vocation : Dieu commence souvent par la générale, puis il arrête le cœur dans le lieu où il l’appelle), soit pour y être actuellement, soit pour se faire prier pour les âmes de ce lieu-là, ou pour leur faire du bien en d’autres manières. (Ma vocation a été de la sorte, et il y en a beaucoup d’autres de même. J’ay été plusieurs années sans sçavoir où arrêter mon esprit ; voilà la vocation générale : Puis très évidemment Dieu me fit connoître que c’estoit en Canada qu’il se vouloir servir de moy : Et enfin il en a fait l’exécution d’une façon toute merveilleuse, sans que j’y aye rien fait de ma part que d’acquiescer à ses divines volontez. Souvent je rejettois les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Je te montrerai le chemin du Ciel. » Le Ciel est un autre nom de Dieu. Quelles sont les convictions de Jean-Marie Vianney à ce sujet ? Toute la réalité, la vie ici-bas comme celle à venir, tout doit être lu dans la lumière et la vérité de Dieu, tout se rapporte à Lui, tout doit conduire vers Lui.

Jean-Marie Vianney a souvent fait l'expérience de la bonté de Dieu, extraordinairement suave. Or, pour lui, la source de l'évangélisation réside là. S'il parle avec beaucouchp de sévérité du péché, c'est au nom de la bonté de Dieu qui est tellement grande qu'elle rend inimaginable la possibilité même du péché. La bonté de Dieu attire et nous entendons l'écho de sa propre vie intérieure lorsqu'il confie : « Il y en a qui donnent au Père Éternel un cœur dur. Oh ! comme ils se trompent ! Le Père Éternel, pour désarmer sa justice, a donné à son Fils un cœur excessivement bon : on ne donne pas ce qu'on n'a pas[1]. » Selon le même principe, le Curé d'Ars n'a pas pu donner ce qu'il n'aurait pas eu, cette habitation par la bonté de Dieu qui agit comme une image ou mieux une émanation.

## L'amour de Dieu

Comme tout prédicateur, le saint curé pouvait évoquer de manière convaincante l'amour de Dieu : « Ô mes enfants, que Dieu est bon ! Quel amour il a eu et a encore pour nous ! Nous ne le comprendrons bien qu'un jour en paradis[2]. » Pourtant chez lui, lorsqu'il passait au présent, ce qu'il disait ne restait pas purement notionnel mais devenait « palpable », l'amour de Dieu se faisait entendre par ses lèvres. Un témoin raconte : « Il ne pouvait cesser de penser à Jésus-Christ, d'aspirer à Jésus-Christ, de parler de Jésus-Christ… Il y avait dans la manière dont il prononçait l'adorable nom de Jésus et dont il disait : « Notre-

Seigneur », un accent dont il était impossible de n'être pas frappé[3]. »

## Un homme habité

Jean-Marie Vianney avait goûté ce qu'il prêchait – ce qui donnait à sa prédication, aux exemples concrets dont il usait, à ses moindres actions, une force évangélisatrice hors du commun : « Que la pensée de la sainte présence de Dieu est douce et consolante !… Jamais on ne se lasse, les heures coulent comme des minutes… Enfin, c'est un avant-goût du ciel[4]. » C'était sa voix, vigoureuse de la force du Christ : « Lui qui n'avait pas la force de parler semblait avoir la voix du tonnerre lorsqu'il leur parlait (de Dieu)[5] », dit un témoin ; c'était ses yeux, souvent remplis de larmes, révélant son intérieur : « Après avoir regardé l'autel, il commençait avec effort… il ne pouvait achever les paroles commencées… Il reprenait les mots de Dieu – Bonheur éternel – Ciel… ses larmes suppléaient à sa voix. Souvent il s'interrompait tout à coup, détournait la tête, joignait les mains, regardait fixement du côté de l'autel, puis reprenait, ardent, rayonnant, comme s'il eût contemplé dans l'Hostie même ce qu'il allait dire[6]. »

Les récits encore accessibles des conversions qui se sont opérées à Ars lorsque M. Vianney était curé insistent sur l'aspect initial et décisif du croisement des regards. Croiser les yeux du curé d'Ars, c'était souvent le début d'un retour sur soi car ses yeux étaient « habités », lumineux d'une autre lumière que la lumière naturelle, aimant d'un autre amour que la simple amitié ordinaire. Ainsi quand nous apprenons de Jean-Marie Vianney l'effet de la messe dite pour la conversion des pécheurs, il devient aisé, en transposant, de percevoir ce qui était

irrésistible dans son regard : « Quand on dit la messe pour les pauvres pécheurs, Notre-Seigneur est là sur l'autel, il lance un rayon de lumière dans l'âme de ce pauvre pécheur qui lui fait connaître son état, sa pauvre misère. Il ne peut plus y résister et retourne à Dieu son Bon Père[7]. »

## Un instrument diaphane

Suis-je autorisé à transposer ainsi, de passer directement de la lumière du Seigneur à celle du regard de son ministre ? Oui, à cause tout d'abord des témoins et des convertis eux-mêmes qui sont bien en peine de distinguer ce qui en eux est de l'ordre de l'action de la grâce et ce qui relève de l'instrument. L'ins trument en effet devient comme transparent, ou plus précisément diaphane : sans disparaître, avec toute la réalité de son être-homme, l'instrument laisse passer la lumière du Seigneur d'une manière exceptionnelle, ou plus rigoureusement il laisse passer la lumière que le Seigneur veut pour cette personne déterminée. Il est l'instrument de cette rencontre personnelle, intime. Il n'y a pas d'autres évangélisateurs que le Christ lui-même puisqu'il est en personne la Bonne Nouvelle et Jean-Marie n'est pas là comme faisant nombre avec le Christ : il en est tellement plein, il a adopté si puissamment ses sentiments qu'il le « prolonge » *hic et nunc* en le laissant disposer de tout lui-même.

## Une pureté hors norme

Une telle diaphanéité suppose une grande pureté. C'est là une deuxième raison qui justifie la transposition. La recherche de pureté n'est pas voulue par le Curé d'Ars uniquement pour son bien spirituel et son avancée sur le chemin du Ciel. Il insiste

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

**Vincent Siret,**
**sjmv-Ars**

1. Bernard NODET, *Le Curé d'Ars, Sa pensée-Son cœur*, Desclée de Brouwer, 1997, p.48. Désormais B. Nodet.
2. B. NODET, p. 60.
3. *Id*., p. 54.
4. *Id*., p. 93.
5. *Id*., p. 127.
6. *Id*., p. 112
7. *Id*., p. 105.
8. *Id*., p. 195.
9. *Id*., p. 121.
10. *Id*., p. 195.
11. *Id*., p. 194.
12. *Id*., p. 196.
13. *Id*., p. 195.
14. *Id*., p. 56.
15. *Id*., p. 55.
16. Cf. Philippe CARATGE, « Sacrement de réconciliation et salut chez le curé d'Ars » in *Prêtre pour la Salut du monde*, Actes du Colloque d'Ars 2009, Parole et Silence, 2009, p. 97.
17. B. NODET, p. 54.
18. *Id*., p. 180.
19. *Id*., p. 169.
20. *Id*., p. 48.
21. *Ibid*.
22. B. Nodet, p. 195.
23. *Id*., p. 219.
24. *Id*., p. 169.
25. *Ibid*.

26. B. NODET, p. 168.
27. *Id*., pp. 172–173.
28. *Id*., p. 173.
29. *Id*., p. 121.
30. Ces divers sens sont relevés dans le *Trésor de la Langue Française Informatisé.*
31. B. NODET, p. 105.
32. *Id*., p. 113.
33. *Id*., p. 118.
34. *Id*., p. 112.
35. *Id*., p. 129.
36. *Id*., p. 132.
37. *Id*., p. 134.
38. Alfred Monnin, *Le Curé d'Ars*, Vie de M. Jean-Baptiste-Marie Vianney, Tome 2, Paris, Charles Douniol, 1864, p. 197.
39. B. NODET, p. 184.
40. *Id*., p. 77. On est le 29 juillet 1859.
41. Propos du saint curé rapportés par Catherine Lassagne, Petit mémoire, 3ème version, *pro manuscripto*. Cité par Mgr René Fourrey, *Le Curé d'Ars authentique*, Arthème Fayard, 1964, p. 218.
42. Cette expression peut être considérée comme le commentaire du propos du saint curé : « Mon cimetière est un reliquaire », cité par Mgr Francis Trochu, *Les amitiés du curé d'Ars*, Apostolat de la presse, 1958, p. 339.

# Chapitre 8

# John Henry Newman
(1801–1890)

## *Apôtre de la vérité qui libère*

Le cardinal Joseph Ratzinger écrivait en 1990 :

« Je crois que le signe caractéristique d'un grand maître dans l'Église est qu'il enseigne non seulement par ses idées et ses paroles, mais aussi par sa vie, car en lui pensée et vie se compénètrent et se déterminent mutuellement. Si cela est vrai, Newman fait partie en vérité des grands maîtres de l'Église car il touche notre cœur et illumine notre intelligence[1]. »

John Henry Newman naît à Londres en 1801. Sa famille est de confession anglicane. À cette époque, l'Église anglicane, s'étant rapprochée du protestantisme par opposition au pouvoir de Rome, est dirigée par l'autorité politique d'Angleterre. Elle ne propose guère aux fidèles qu'un attrait pour les belles prédications. C'est dans ce contexte formaliste qu'est élevé John Henry. Il découvrira au cours de ses études l'*Evangelicalism* et en sera influencé. Celui-ci prône une spiritualité plus personnelle, intérieure et sentimentaliste.

Comme beaucoup de nos contemporains, Newman reconnaît

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Entre Tes mains, Seigneur, je me mets tout entier. Tu m'as créé pour Toi. Je ne veux plus penser à moi-même. Je veux Te suivre. […] Fais de moi ce que Tu veux ! Je ne marchande pas. Je ne cherche pas à savoir à l'avance quels sont Tes desseins sur moi. Je veux être ce que Tu veux que je sois[48]. »

Tout ce qui est constitutif de l'homme intéresse Dieu et tout concourt à son projet d'amour sur chacun de nous, sur l'Église et sur le monde. Et Newman évoque la souffrance, celle qui n'est pas recherchée mais qui se vit au quotidien et qui a, selon lui, une valeur aux yeux de Dieu. Réaliser cette mystérieuse fécondité comme Jésus qui n'a pas fait de « mortifications extra-ordinaires […] a attendu les coups des événements, le coup des instruments providentiels, mais a accepté[49] ». Ainsi, au travers des épreuves telles, en particulier, le décès prématuré de sa petite sœur, la perte de ses amis anglicans lors de sa conversion, les diverses accusations subies au cours de sa vie, les incompréhensions, les angoisses, les humiliations, le décès de nombre de ses compagnons de l'Oratoire, les maladies, Newman a la conviction que toute souffrance offerte en ce sens est une nécessité « du développement de la vie dans nos âmes, et de la vie de l'Église dans le monde[50] » ; elle est un moyen d'apostolat. Cette vision nécessite et engage à une confiance absolue en Dieu que Newman n'hésite pas à partager et vers laquelle il conduit celles et ceux qu'il guide sur le chemin de la perfection.

« Quant à la perplexité et à la confusion d'esprit douloureuses que vous éprouvez actuellement, vous ne devez pas vous laisser peiner par cela. Vous souhaitez plaire à Dieu ; vous ne pouvez pas y échapper ; vous pouvez vous remettre entre Ses mains – et

cela, vous devez le faire, et sans doute le faites-vous. Vous pouvez faire votre devoir, que vous soyez dans la perplexité ou dans la clarté d'esprit, regardez avec confiance vers votre Seigneur et Sauveur, étant résolue avec l'aide de Sa grâce de faire Sa volonté en toutes circonstances – et alors aucun mal ne pourra vous arriver[51]. »

Au cœur de ce monde, de ses activités, Newman fait découvrir aux autres le don de Dieu ; il encourage chacun à se laisser transformer, libérer et à grandir sous le regard et l'action de Dieu. Il encourage sur le chemin de la sainteté à être quelque chose de plus :

« Visez à être quelque chose de plus que de simples universitaires, tels que nous l'avons tous été. Laissez la grâce perfectionner la nature ; et que nous tous, en tant que catholiques, sans cesser d'être ce que nous étions, soyons exaltés en quelque chose que nous n'étions pas [encore]. Ne rejetez pas ces avantages que Dieu vous a accordés, mais perfectionnez-les pour Son service, et chérissez, efforcez-vous d'acquérir, le sens profond que ces avantages sont des dons et non de simples faveurs, des talents à améliorer, des prêts accordés par l'auteur de tout bien[52]. »

## La sainteté est irrésistible

« Si le Christ est notre seule espérance, et si le Christ nous est donné par l'Esprit, et si l'Esprit est une présence intérieure, notre seule espérance est dans une transformation intérieure[53]. »

C'est à celle-ci qu'a travaillé Newman pour pouvoir être cet apôtre contemplatif qu'il est devenu. Mue par l'Esprit de Dieu,

Esprit de Vérité, sa vie de foi s'approfondit et se simplifie en une seule demande pour être identifiée au Christ :

« Je me remets entre tes mains, Ô Seigneur ; fais de moi ce que tu veux[54]. » « Daigne

accomplir en moi Tes desseins quels qu'ils soient, travailler en moi et par moi. Je suis né pour Te servir ; pour être à Toi, pour être ton instrument. Que je sois un instrument aveugle ! Je ne demande pas à voir ; je ne demande pas à savoir ; je demande seulement que Tu Te serves de moi[55]. »

C'est cet homme arrivé à une union parfaite avec Dieu et au seul souci de faire la volonté de Dieu que le carme, Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus, décrit ainsi :

« Le saint n'est tel que parce qu'il est entré par l'union transformante dans le Christ total. Identifié au Christ Jésus, il continue sa prière sacerdotale d'union ; avec l'Esprit d'amour il gémit "dans l'attente de l'adoption" et travaille sous son emprise à consommer dans l'unité tous ceux "qui sont prédestinés à reproduire par ressemblance l'image du Fils" (Rm 8, 23)[56]. »

Nous y retrouvons Newman, libéré de lui-même, livré au dessein de Dieu, sûr de sa mission et de l'amour de Dieu pour lui et capable de communiquer les richesses surnaturelles reçues de Dieu.

Devenu fils de l'Église en 1845, il y est honoré du titre de Cardinal en 1879. Sa pensée a eu un impact très important sur le Concile Vatican II et devient aujourd'hui, par sa pertinence sur les questions contemporaines concernant la foi et la société, un objet d'étude privilégié et très prisé.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sienne des grands seigneurs ; le Maître a passé pour un ouvrier, le serviteur ne doit pas passer pour un grand personnage ; le Maître a été calomnié, le serviteur ne doit pas être loué ; le Maître a été mal vêtu, le serviteur ne doit pas être bien vêtu, bien nourri, bien logé ; le Maître a travaillé, s'est fatigué, le serviteur ne doit pas se reposer ; le Maître a voulu paraître petit, le serviteur ne doit pas vouloir paraître grand…[18] »

Démonstration très détaillée sous le mode litanique, en vue d'un discours plus efficace ! Les principales vertus de la vie chrétienne y sont énumérées ; le P. de Foucauld les portera, comme idéal de vie, à un degré éminent.

Cette imitation du Christ « d'aussi près que possible[19] » rencontrera nécessairement la Croix !

Le Christ, venu d'une humble condition, n'est-il point descendu à Jérusalem en vue de révéler la « Sagesse » par excellence, celle du « trésor enfoui », celle de « la perle rare » (Mt 13, 44–46) ; celle du « renoncement à soi-même », celle où l'on est invité à « porter sa croix » (Lc 9, 23–25) ?

Au coeur de sa Passion, le Christ a porté sa « croix », plus que tout autre. « Trahi » par l'un des siens, arrêté alors qu'Il vient de connaître l'Agonie de Gethsémani ; bafoué, roué de coups, couronné d'épines, Il garde « le silence ». Il est comme « l'agneau » conduit à l'abattoir.

Lourde et longue montée vers le Calvaire ! Le Christ en Croix répand librement tout son sang pour le salut du monde. Telle est bien, d'ailleurs, la source profonde de toute évangélisation. Dans une lettre à sa sœur Marie de Blic, le 24 février 1903, Charles de Foucauld sera explicite :

« Et moi, je vous demanderai une chose : priez pour que j'aime, priez pour que j'aime Jésus, prier pour que j'aime sa Croix ;

priez pour que j'aime la Croix non pour elle-même, mais comme le seul moyen, la seule voie de glorifier Jésus : "Le grain de blé ne rapporte du fruit qu'en mourant… Quand je serai élevé, alors je tirerai tout à moi." Et comme le remarque saint Jean de la Croix, c'est à l'heure de son anéantissement suprême, de sa mort, que Jésus a fait le plus de bien, qu'Il a sauvé le monde…[20] »

Les raisons profondes de cet attachement à la Croix du Christ, de Foucauld les détaille dans une missive adressée à sa cousine Marie de Bondy, le 12 janvier 1909 :

« La voie royale de la Croix : c'est la seule pour les élus, la seule pour l'Église, la seule pour chaque fidèle ; c'est la loi jusqu'à la fin du monde : l'Église et les âmes, épouses de l'Époux crucifié devront partager ses épines et porter la croix avec Lui. La loi de l'amour veut que l'épouse partage le sort de l'Époux[21]. »

Spiritualité exigeante, mais qui déploie son imitation du Christ et qui va permettre au P. de Foucauld de traverser tant et tant d'épreuves ! – de poursuivre même et avant tout, « l'apostolat de la bonté et de l'amitié[22] » qui s'enracine dans la preuve du plus grand amour : celle que le Christ a annoncée et vécue (Jn 15, 13).

Charles de Foucauld, toujours enthousiaste, revient régulièrement sur ce thème de « la croix » comme sommet d'une spiritualité, non seulement dans ses *Méditations sur l'Évangile*, mais également dans sa correspondance avec de proches parents ou des connaissances avec qui il a noué de grandes amitiés. Par exemple, dans cette missive du 24 novembre 1910, adressée à Louis Massignon, « orientaliste français » devenu « spécialiste

de l’islam et de la mystique musulmane[23] » :

« […] La vie est un combat et une croix. Il en sera ainsi jusqu’à la fin du monde. Le bon grain sera sans cesse mêlé à l’ivraie, les bons poissons aux mauvais. Prions, souffrons, travaillons, pour que le Nom de Dieu soit sanctifié, que son Règne arrive, que sa Volonté se fasse, que tout esprit loue le Seigneur ; servons et donnons notre vie pour la rédemption des âmes comme le Modèle unique[24]… Nous ne verrons pas nos efforts couronnés de grands succès ; le serviteur n’est pas plus grand que le Maître ; mais nous aurons accompli la volonté de notre Maître aimé, nous nous serons unis de toutes nos forces à Lui, durant cette vie, ce qui est notre fin et le prélude de l’union éternelle[25]. »

Se trouvent ainsi définis quelques aspects majeurs d’un cheminement intérieur ; cette « rédemption des âmes », proclamée par l’évangélisation, en demeure tout de même le premier fruit attendu.

## Une vie de prière

Le P. de Foucauld, dans ce « désert » bien réel qui l’entourait, organisait rigoureusement sa vie : seul moyen de survivre ! – surtout pour un ermite qui se veut également un « apôtre » parmi ceux qui lui furent confiés.

Oraisons fréquentes devant le Très Saint Sacrement, méditation de l’Évangile, récitation du Rosaire, respect des différentes heures du Bréviaire, – cette prière assidue de l’Église.

Et, plus que tout, le sommet de la journée : la Messe, – ce

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

miséricordieux. Le 9 juin 1895 elle s'offre comme victime à l'amour miséricordieux pour être martyre (témoin) de cet amour à force de se laisser aimer (cf. Prière n° 6).

## Communion à la Passion de Jésus

L'épreuve qui marque les dix-huit derniers mois de la vie de la jeune carmélite est le creuset de son message prophétique. Le dimanche de Pâques 5 avril 1896, Thérèse entre dans une nuit de la foi et de l'espérance. Une épreuve qui porte sur l'existence du Ciel, c'est-à-dire la possibilité pour la créature de demeurer dans l'amour de Dieu révélé par le Christ. Ce Ciel est l'objet de l'espérance. Thérèse consent à cette participation à l'angoisse de ceux qui n'ont pas la foi, de ceux qui n'espèrent pas en l'amour de Dieu. Elle donne à cette épreuve un sens apostolique, comme nous le verrons en lisant l'extrait du Manuscrit C.

Thérèse consent par amour à demeurer auprès de Jésus agonisant pour le salut des âmes. « Mon Ciel est de sourire à ce Dieu que j'adore/Lorsqu'Il veut se cacher pour éprouver ma foi/Souffrir en attendant qu'II me regarde encore/Voilà mon Ciel à moi ! » (Poésie 32).

## Le Manuscrit C, « la suite des Miséricordes du Seigneur »

Le 20 janvier 1896, Thérèse offre à Mère Agnès alors prieure de la communau té le Manuscrit A. Il s'agit d'un récit autobiographique qui doit servir pour la rédaction de la circulaire nécrologique de la jeune carmélite dont l'état de santé laisse entrevoir l'issue fatale.

Le 21 mars de la même année ont lieu les élections. Mère

Marie de Gonzague est élue, non sans difficulté. La communauté est divisée, la nouvelle élue vit cela comme une épreuve. Thérèse veut être un élément de paix.

En juin, elle écrit pour sa prieure la « Légende d'un tout petit Agneau » (Lettre 190, juin 1896) où elle fait preuve d'audace pour la consoler et lui rappeler sa vocation théologale. Après cela, Mère Marie de Gonzague demande à Thérèse d'écrire une suite au Manuscrit A, comme on peut le lire au début du texte : « Vous m'avez témoigné le désir que j'achève avec vous de chanter les Miséricordes du Seigneur. Ce doux chant je l'avais commencé avec votre fille chérie, Agnès de Jésus » (Ms C 1r).

Thérèse se remet donc à l'ouvrage toujours par obéissance et dans l'amour. Elle s'adresse directement à sa prieure sur le ton de la confidence. « Pour écrire ma petite vie, je ne me casse pas la tête ; c'est comme si je pêchais à la ligne ; j'écris ce qui vient au bout », confiera-t-elle le 11 juin 1897. Souvent interrompu par les visites de charité de ses sœurs, le récit apparaît comme une suite de petits billets sur la vie religieuse de Thérèse où la charité fraternelle tient une place toute particulière. Elle exprime à sa prieure tout ce qu'elle a reçu dans la fonction que celle-ci lui a confié auprès des novices. Comme dans les Écrits de Thérèse d'Avila, le récit se transforme parfois en prière, passant de celle qui représente Jésus à Jésus lui-même.

Le passage qui suit a été rédigé entre le 5 et le 9 juin 1897. Nous utilisons le découpage proposé par Claude Langlois dans son travail sur le Manuscrit C[4].

## Le texte : Ms C 4r – 7v

Thérèse, comme Marie dans son *Magnificat*, rapporte toutes

les grâces reçues à la miséricorde de Dieu. La plus grande étant de lui avoir montré sa petitesse et même son impuissance.

La petite voie spirituelle de Thérèse repose sur cette acceptation cordiale de l'impuissance comme elle l'écrit dans l'Acte d'offrande. « Je désire être Sainte, mais je sens mon impuissance et je vous demande, ô mon Dieu ! d'être vousmême ma Sainteté » (Prière n° 6).

La petitesse thérésienne est une disponibilité confiante à l'œuvre d'amour du Père révélée par le Fils dans l'Esprit. Le consentement à l'impuissance, qui s'oppose à l'illusion omniprésente dans nos sociétés technologiques de la toute-puissance, est le fruit d'un vrai désir de sainteté.

Mère bien-aimée, vous n'avez pas craint de me dire un jour que le Bon Dieu illuminait mon âme, qu'Il me donnait même l'expérience des années. Ô ma Mère ! je suis trop petite pour avoir de la vanité maintenant, je suis trop petite encore pour tourner de belles phrases afin de vous faire croire que j'ai beaucoup d'humilité, j'aime mieux convenir tout simplement que le Tout Puissant a fait de grandes choses en l'âme de l'enfant de sa divine Mère, et la plus grande c'est de lui avoir montré sa petitesse, son impuissance. Mère chérie vous le savez bien, le Bon Dieu a daigné faire passer mon âme par bien des genres d'épreuves, j'ai beaucoup souffert depuis que je suis sur la terre, mais si dans mon enfance j'ai souffert avec tristesse, ce n'est plus ainsi que je souffre maintenant, c'est dans la joie et la paix, je suis véritablement heureuse de souffrir. Ô ma Mère, il faut que vous connaissiez tous les secrets de mon âme pour ne pas sourire en lisant ces lignes, car y a-t-il une âme moins éprouvée que la mienne si l'on en juge aux apparences ? Ah si l'épreuve que je souffre depuis un an apparaissait aux regards, quel étonnement !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

n’a pas d’argent ; alors, ôtant ses bas et ses chaussures, il en fait tout aussitôt le don à la pauvre femme pour ses propres enfants.

Quelques jours plus tard, un mendiant frappe à la porte des Frassati ; il se voit tout aussitôt « chassé » car il sent l’alcool ! Pier Giorgio, en pleurs, court trouver sa mère, et lui explique le geste de son père. Le jeune garçon s’exclame : « Peut-être que Jésus est passé et nous l’avons chassé…[2] ».

De telles paroles trahissent déjà ce qui sera un des combats principaux d’une vie. En effet, Pier Giorgio s’engage très tôt en vue de lutter contre la misère qui l’environne. Un tel combat passe dans sa propre vie ordinaire ; par exemple, il rentre fréquemment à pied afin de pouvoir donner l’équivalent des billets de bus qu’il a réussi à épargner.

Pier Giorgio sait également créer dans sa vie des lieux de charité. Progressivement, c’est même toute sa vie qui devient « charité ». Lutte héroïque ! En fait, ce combat se répète, se prolonge dans l’usure même du quotidien ; à vrai dire, une telle action ne peut être menée que dans et par l’Amour.

Alors que le jeune homme doit choisir quel genre d’études entreprendre, et que son père le voit comme « successeur » pour le journal qu’il a fondé, Pier Giorgio décide de devenir plutôt ingénieur des Mines afin, dit-il à un ami, « de mieux servir le Christ parmi les pauvres[3] ».

Choix courageux de la part de cet étudiant qui met en cohérence sa vie et sa foi, en opposition aux convictions de ses parents ! En effet, l’ardeur que Pier Giorgio met à combattre toute pauvreté lui vient de sa foi.

Au coeur de sa vie quotidienne, ses engagements sont dictés par une foi que l’on peut qualifier d’« incarnée » ! Pier Giorgio prie et communie quotidiennement ; c’est là qu’il trouve d’ailleurs force et lumière pour répondre à Celui qui l’a aimé le

premier. Le jeune étudiant va jusqu'à dire : « Jésus me rend visite chaque jour par la communion, et moi, je la lui rends bien modestement en visitant les pauvres[4]. »

Son regard est transformé par une foi vive qui lui donne de voir Dieu dans les pauvres. Il réalise ces paroles souvent entendues :

« "Venez, les bénis de mon Père, recevez en héritage le Royaume qui vous a été préparé depuis la fondation du monde. Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais un étranger et vous m'avez accueilli, nu et vous m'avez vêtu, malade et vous m'avez visité, prisonnier et vous êtes venus me voir." Alors les justes lui répondront : "Seigneur, quand nous est-il arrivé de te voir affamé et de te nourrir, assoiffé et de te désaltérer, étranger et de t'accueillir, nu et de te vêtir, malade ou prisonnier et de venir te voir ?". Et le Roi leur fera cette réponse : "En vérité je vous le dis, dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait". » (Mt 25, 34–40)

Pier Giorgio aimait particulièrement visiter les malades du Cottolengo. À ce sujet, il avouait lui-même à l'un de ses amis : « Je vois briller autour de ces êtres misérables et défavorisés une lumière que nous n'avons pas[5]. »

L'amour de Dieu et du prochain purifiait ainsi le regard du jeune homme ; au travers de la misère et de la souffrance, Pier Giorgio Frassati voyait déjà briller une réalité plus profonde, « celle qui demeure » !

En 1918, l'étudiant devient membre de la Conférence de Saint Vincent de Paul, dans le but d'assurer surtout des visites à nombre de malades, y compris des lépreux. À ce sujet, il affirme :

« Il ne faut jamais laisser dans l'abandon aucun être humain… mais la plus belle des charités est celle consacrée aux malades. Nous avons le devoir de mettre notre santé au service de ceux qui n'en ont pas ; agir autrement serait trahir le don de Dieu »[6].

Pier Giorgio voit donc en chaque personne isolée, méprisée ou souffrante, un enfant de Dieu ; il la considère même comme l'un de ses propres frères.

Pier Giorgio Frassati s'engagera jusqu'en politique par amour des pauvres, par fidélité également à sa foi. À la fin de la guerre 1914–1918, l'Italie est en proie à de graves désordres sociaux. Conduit par Don Sturzo, un groupe de catholiques italiens décide alors de fonder un parti, qui aurait comme base l'encyclique sociale *Rerum Novarum*. Pier Giorgio est enthousiaste et offre de son temps et de sa personne pour cette cause d'ordre social, voyant dans la politique un des lieux d'expression possible de la foi pour des laïcs engagés dans le monde.

Ce verset de saint Paul, « la Charité du Christ me presse ! » (2 Co 5, 14), semble résumer à merveille l'élan qui poussait Pier Giorgio Frassati vers ses frères, en vue de leur porter l'Amour même du Christ, un amour puisé longuement et silencieusement à sa Source, dans les sacrements, en particulier l'Eucharistie, et dans la prière confiante à Marie. Aussi l'amour des autres ne relève pas chez lui d'un simple humanisme mais bien d'une charité théologale.

## Pour que vous ayez la joie en plénitude !

Des éclats de rire résonnent dans le dortoir du refuge, des chants em plissent la salle de réunion des étudiants… Pier

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l’annonce de l’évangile. Deux textes parmi ses nombreux écrits serviront ici de références ; nous les commenterons, après avoir brièvement rappelé quelques traits saillants de sa vie.

## Repères biographiques

Dernière d’une famille de trois enfants, Mère Térésa, de son vrai nom Gonxha (qui se traduit par Agnès) Bojaxhiu, naît le 26 août 1910 à Skopje, région de la République de Macédoine (en ex-Yougoslavie). Originaire de l’Albanie, elle parle l’albanais. Issue d’un milieu bourgeois prospère et d’une famille unie, Mère Térésa a vécu une enfance heureuse et a grandi dans la paix : « Nous étions des enfants sereins, avec des parents pleins de joie et d’amour[3]. » La prière familiale fut le terreau de ce bonheur.

C’est à l’âge de dix-huit ans qu’elle devient religieuse, mais il faut remonter à ses premières années pour retrouver les prémisses de sa vocation. Elle raconte être « tombée amoureuse » de Jésus à sa première communion quand elle avait cinq ans et demi. C’était pour elle la « première grâce » de la rencontre qui devait l’amener, à douze ans, à se poser sérieusement la question de la vie consacrée. Ce désir arrivé à maturité, elle peut enfin en parler à sa mère qui, après quelques hésitations, lui donne sa bénédiction : « Bien, ma fille, va ; mais alors, essaie de te donner totalement au Christ[4]. » Le 26 septembre 1928, Gonxha quitte définitivement sa terre natale en direction de Dublin (en Irlande), pour entrer dans la « Congrégation de Notre-Dame de Lorette », une communauté missionnaire qui s’inspire de la spiritualité Ignacienne et dont le charisme est de former, par l’enseignement, des mères de familles chrétiennes à travers le monde. À peine a-t-elle foulé le

sol irlandais, qu'elle est déjà envoyée en mission aux Indes. Partie le 1er décembre, elle débarque en terre indienne au début de l'année 1929. La précarité qu'elle y découvre est pour elle un véritable choc : « Nous avons été profondément secouées, dit-elle, par l'indescriptible pauvreté. Les gens ne circulent pas nus, mais ils vivent dans des conditions d'extrême pauvreté auxquelles les missionnaires n'arrivent pas à remédier[5]. »

Elle entre au noviciat le 23 mai 1929, puis prononce ses premiers vœux de chasteté, obéissance et pauvreté, en 1931. Séduite par le rayonnement de sainte Thérèse de Lisieux, fraîchement canonisée et proclamée patronne des missions (1927), Agnès prend le nom de sœur Térésa. Affectée depuis peu à Calcutta dans la maison mère de sa congrégation, elle enseigne la géographie dans plusieurs écoles tenues par la congrégation. En 1937, elle prononce ses vœux définitifs, puis elle devient directrice des études à Sainte-Marie d'Entally, une institution éduquant les jeunes anglaises et indiennes nanties de Calcutta. Le contraste entre le confort, le calme, et l'abondance dont elle bénéficie dans le couvent de sa congrégation à Calcutta, Loreto House, et la misère, la tension et le climat de violence qui règnent dans les rues de Calcutta, devient pour elle source de tourments.

Le 10 septembre 1946, alors qu'elle se dirige vers Darjeeling pour sa retraite annuelle, elle ressent pour la première fois un appel à tout quitter pour servir le Christ, dans les pauvres. Ce jour-là, le cri du Christ en croix : « J'ai soif », prend une résonance toute particulière, devenant le centre de sa vie. Les mois suivants, l'appel se fait plus pressant ; par des locutions intérieures, des visions, Jésus lui révèle son désir d'avoir des religieuses « victimes de son amour », entièrement vouées au service des « plus pauvres des pauvres. »

Relevée de ses vœux, elle se met en route le 17 août 1948 vêtue d'un sari blanc bordé de bleu, pour commencer sa vie de Missionnaire de la Charité[6]. Par un décret, en octobre 1950, Rome consacre l'existence de la congrégation des Missionnaires de la Charité pour le diocèse de Calcutta[7]. Pour la première fois dans l'histoire de la nouvelle communauté, des vœux sont prononcés par « les sœurs de la première heure » ; tandis que Mère Térésa s'engage « à perpétuité au service de la communauté[8] ». En 1965, la congrégation devient une communauté de droit pontifical relevant directement de l'autorité du Vatican.

En 1979 Mère Térésa reçoit le Prix Nobel de la paix. Elle s'éteint à l'âge de 86 ans le 5 septembre 1997 à Calcutta. Six ans plus tard, le 19 octobre 2003, le pape Jean Paul II la proclame bienheureuse. Aujourd'hui les Sœurs Missionnaires de la Charité sont environ 5 000 réparties dans 132 pays.

## Contexte et récit d'un appel apostolique

Deux textes servent de références à notre réflexion. Le premier est un court extrait d'une lettre envoyée à Noël 1996, par Mère Térésa, aux coopérateurs. Elle explique le contexte dans lequel elle reçut pour la première fois l'appel à consacrer toute sa vie au service des pauvres. C'est dans un train, en direction de Darjeeling – où elle part vivre sa retraite annuelle de huit jours –, que retentit cet appel. Il s'agit d'un texte clef qui montre l'origine spirituelle de la mission singulière de Mère Térésa.

« C'est en ce jour de 1946 dans le train pour Darjeeling que Dieu m'a donné »l'appel dans un appel» à apaiser la soif de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

# Chapitre 13

# Jean-Paul II
(1920–2005)

## *Évangéliser avec Marie ou la structure mariale de toute évangélisation*

Le 16 octobre 1978, un jeune cardinal polonais de cinquante-huit ans, Karol Wojtyla, vient d'être élu pape ; il prend le nom de ses trois prédécesseurs : Jean-Paul II. Sa devise est simple, deux mots qui résument, – on le comprendra rapidement, – sa vie spirituelle : *Totus Tuus*,« Tout à toi ». La croix d'or accompagnée de la lettre M d'or, en bas à droite de ses armes quand on les regarde, ne laissent pas de doute sur le sens de cette devise : tout à Jésus par Marie.

Jean-Paul II attendra le 13 octobre 2000 lors de l'année jubilaire d'entrée dans le nouveau millénaire pour exprimer la dette qu'il doit à saint Louis-Marie Grignion de Monfort.

« Saint Louis-Marie Grignion de Montfort constitue pour moi une figure de référence significative, qui m'a illuminé dans les moments importants de ma vie. Alors que j'étais séminariste clandestin et que je travaillais à l'usine Solvay à Cracovie, mon directeur spirituel me conseilla de méditer sur le *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge*. J'ai lu et relu plusieurs fois

avec un grand intérêt spirituel ce précieux petit livre ascétique, dont la couverture bleue s'était tachée de soude.
En plaçant la Mère du Christ en relation avec le mystère trinitaire, Montfort m'a aidé à comprendre que la Vierge appartient au plan du salut par la volonté du Père, en tant que Mère du Verbe incarné, qu'Elle a conçu par l'œuvre de l'Esprit Saint. Chaque intervention de Marie dans l'œuvre de la régénération des fidèles ne se met pas en concurrence avec le Christ, mais dérive de lui et est à son service. L'action que Marie accomplit sur le plan du salut est toujours christocentrique, c'est-à-dire qu'elle fait directement référence à une médiation qui a lieu dans le Christ. Je compris alors que je ne pouvais pas exclure la Mère du Seigneur de ma vie sans désobéir à la volonté de Dieu-Trinité, qui a voulu "commencer et accomplir" les grands mystères de l'histoire du salut avec la collaboration responsable et fidèle de l'humble Servante de Nazareth[1]. »

Que l'on considère d'ailleurs l'homme ou le Pape, il est bien évidemment impossible de synthétiser en quelques pages la relation intime de Jean-Paul II avec la Vierge Marie. Sa vie spirituelle est toute inscrite dans cette obéissance à la Sainte Trinité dont il vient de parler ; elle est également relative à la place de la Vierge Marie dans toute sa vie et son ministère. Souligner que l'évangélisation est l'histoire du salut en train de s'écrire, permet d'articuler de manière cohérente la place unique, la responsabilité toute maternelle et la coopération singulière de Marie au sein de cette histoire, avec une vie spirituelle qui se déploie selon le principe que rien de ce que la Trinité accomplit ne s'accomplit sans la Vierge.

Puisque la figure de saint Louis-Marie Grignion de Montfort[2] est si présente dans la spiritualité de Jean-Paul II,

nous pouvons, – sans nous écarter de ce pape, – reprendre les quatre aspects donnés par le saint breton dans *Le secret de Marie sur l'esclavage de la Sainte Vierge* dans les numéros 43 à 52[3]: agir avec Marie, en Marie, par Marie, pour Marie. À chaque étape se dégagera le lien structurant du rapport à Marie dans la vie spirituelle et dans l'évangélisation.

## *« Avec Marie »*, la Pentecôte, expérience originaire de prière.

Chercher à articuler vie spirituelle et évangélisation avec Jean-Paul II nous conduit tout d'abord et immanquablement au jour de la Pentecôte et à la persévérance dans la prière avec Marie. « Cette union de l'Église en prière avec la Mère du Christ fait partie de l'Église depuis son origine : nous voyons Marie présente en ce mystère comme elle est présente dans le mystère de son Fils[4]. »

Jean-Paul II a considéré très souvent le mystère de la Pentecôte tout d'abord dans son élément initial à savoir la prière du collège des apôtres réunis autour de la Vierge. Un élément conjoncturel doit être ici rappelé pour donner un sens concret à cette médiation de la Pentecôte.

Dès le début de son pontificat, Jean-Paul II fut en effet conscient qu'il lui reviendrait de faire entrer l'Église dans le troisième millénaire ; il ne s'agissait évidemment pas pour lui de le vivre comme un simple événement du calen-drier, dépourvu de signification spirituelle. Il devait préparer l'Église par un Avent particulier à cet anniversaire de l'Incarnation du Verbe[5] pour repartir de Lui. Cette préparation est figurée par la « retraite » au Cénacle préparatrice à la Pentecôte rapportée dans les Actes des Apôtres : « Tous[6] d'un même cœur étaient assidus à la prière

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de Dieu en pèlerinage[41] ».

Jean-Paul II relit, – nous l'avons déjà mentionné à l'occasion, – toute la théologie mariale à la lumière de l'enseignement du Concile Vatican II en particulier dans le dernier chapitre de *Lumen gentium*. L'extrait qu'il cite lorsqu'il évoque la Vierge Marie dans la gloire du Ciel souligne son rôle permanent dans l'évangélisation envisagée sous son aspect radicalement spirituel :

« Que tous les chrétiens adressent à la Mère de Dieu et des hommes d'instantes supplications, afin qu'après avoir assisté de ses prières l'Église naissante, maintenant encore, exaltée dans le ciel au-dessus de tous les bienheureux et des anges, elle continue d'intercéder auprès de son Fils dans la communion de tous les saints, jusqu'à ce que toutes les familles des peuples, qu'ils soient déjà marqués du beau nom de chrétiens ou qu'ils ignorent encore leur Sauveur, soient enfin heureusement rassemblées dans la paix et la concorde en un seul Peuple de Dieu à la gloire de la très sainte et indivisible Trinité[42]. »

**Vincent Siret,**
**sjmv-Ars**

---

1. Jean-Paul II, *Discours du 13 octobre 2000 aux participants au 8e colloque international de Mariologie.*
2. Prêtre breton, 1673–1716, fondateur de la Compagnie de Marie et à la tête de la famille montfortaine.
3. Cet ouvrage, est-il besoin de le rappeler, est un résumé du *Traité de la vraie dévotion à la Vierge.*
4. Jean-Paul II, *Dominum et Vivificantem*, 18 mai 1986, § 66.

5. Du 25 au 27 novembre 1999, l'université de Paris IV-Sorbonne avait organisé un colloque « 2000 ans, après quoi ? » où avait été invité le cardinal Ratzinger. « Vérité du christianisme ? » in *Documentation catholique* n° 2217 du 2 janvier 2000.
6. La liste des apôtres vient d'être citée.
7. Jean-Paul II, Ouverture de la porte sainte à Sainte-Marie-Majeure, 1er janvier 2000.
8. L'expression est de Paul VI dans l'exhortation apostolique *Evangelii nuntiandi* du 8 décembre 1975, n° 82, reprise par Jean-Paul II à plusieurs reprises.
9. Jean-Paul II, Lettre apostolique *Novo Millenio Ineunte*, du 6 janvier 2001, n° 40.
10. *Id*., n° 38.
11. Jean-Paul II, *Redemptoris mater* du 25 mars 1987, n° 2.
12. *Le secret de Marie sur l'esclavage de la Sainte Vierge*, n° 47.
13. Jean-Paul II, *Acte de confiance et de consécration à Marie*, 8 octobre 2000.
14. N° 3.
15. Jean-Paul II, Encyclique *Redemptoris missio*, 7 décembre 1990, n° 92.
16. cf. Jean-Paul II, *Ecclesia de Eucharistia*, 17 avril 2003, n° 57, § 2.
17. *Ibid*.
18.Jean-Paul II, *Ecclesia de Eucharistia*, 17 avril 2003, n° 58.
19. Cf. Jean-Paul II, *Redemptoris Mater*, du 25 mars 1987, n° 46.
20. N° 15 § 3.
21. Jean-Paul II, Lettre apostolique *Rosarium Virginis Mariæ* du 16 octobre 2002, 15 § 1.

22. *Id*., 15 § 2.
23. *Id*., 15 § 3.
24. *Id*., 15 § 4.
25. Jean-Paul II, Homélie à Nazareth, 25 mars 2000.
26. Jean-Paul II, *Redemptoris Mater*, du 25 mars 1987, n° 2 § 1.
27. *Id*., n° 5, citant *Lumen gentium.*
28. Jean-Paul II, *Redemptoris Mater*, du 25 mars 1987, n° 45.
29. *Id*., n° 13.
30. *Id*., n° 21.
31. *Id*., n° 26.
32. *Id*., n° 27.
33. *Id*., n° 28.
34. *Id*., n° 39 § 3 et 40 § 1.
35. *Le secret de Marie sur l'esclavage de la Sainte Vierge*, n° 50.
36. Jean-Paul II, *Redemptoris Mater*, du 25 mars 1987, n° 40 § 2.
37. *Id*., n° 6 § 2, citant *Lumen gentium*.
38. *Ibid*.
39. Jean-Paul II, *Redemptoris Mater*, du 25 mars 1987, n° 41 § 2.
40. *Ibid*.
41. *Id*., n° 50, citant *Lumen gentium*, n° 69.
42. Conclusion de *Lumen gentium*, n° 69, cité par Jean-Paul II, *Redemptoris Mater*, du 25 mars 1987, n° 50. Pour méditer l'articulation de la vie spirituelle et de l'évangélisation avec Jean-Paul II à la suite de Marie, on pourra se reporter à son encyclique *Redemptoris Mater*, du 25 mars 1987, et, en plus des numéros déjà cités, parmi les numéros les plus notables : 21, § 3 et 4 ; 22 ; 26 § 3 et 4 ; 27 ; 28 § 1 et 3 ; 39 § 2, 3 et 4 ; 40 ; 41 § 2 ; 44 § 1 et 2 ; 46 ; 49 § 2.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cheminement spirituels de Jean-Marie Vianney.

**Le Frère THIERRY-JOSEPH** de Marie Mère de Dieu est né à Nancy en Lorraine en 1966. Après deux années au Grand Séminaire de Nancy, il entre chez les Carmes de la Province d'Avignon-Aquitaine (France Sud) en 1994. Il est ordonné prêtre en 2002. Après avoir été prieur du couvent de Montpellier, il est nommé au Couvent de Trois-Rivières (Québec) en juin 2011. Assistant de l'Association des Carmélites du Québec, il exerce également un ministère de prédication auprès de divers groupes et Communautés. Il est particulièrement engagé dans la nouvelle évangélisation auprès des familles.

# Table


**Remerciements**

**Préface**

**Introduction**

**Prélude** **Marie-Madeleine, « apôtre des apôtres »** (triptyque) *Marcel Nadeau*

**Chapitre 1** **Dieu a planté sa tente dans le cœur d'un homme : Paul mystique et « ouvrier de l'Évangile »** *Thérèse Nadeau-Lacour*

Avant-propos

I–La « carte de visite » de Paul

II–La grâce inaugurale

III–Noviciat d'un évangélisateur

IV–La mission de l'Esprit

V– La croissance de l'homme spirituel

VI–Spiritualité de La Croix

VII–Spiritualité de l'Espérance

VIII–Spiritualité de la demeure

IX–Évangéliser

**Chapitre 2** **Dominique, apôtre de la Parole contemplée** *Yvette Blouin, o.p*

**Chapitre 3** **François-Xavier, la joie d'un apôtre eucharistique** *Francis Gadoury, fmj*

**Chapitre 4** **Thérèse de Jésus, l'apostolat de l'oraison** *Frère Stéphane Robert, ocd*

**Chapitre 5** **Les Martyrs canadiens, l'apostolat crucifié** *Vincent Siret, sjmv*

**Chapitre 6** **Marie Guyart de l'Incarnation. « Être aux affaires de l'Époux »** *Thérèse Nadeau-Lacour*

**Chapitre 7** **Jean-Marie Baptiste Vianney, prêtre de Miséricorde** *Vincent Siret, sjmv*

**Chapitre 8** **John Henry Newman, apôtre de la vérité qui libère** *Cécile Raguenot, ndv*

**Chapitre 9** **Charles de Foucauld, le cœur de Dieu dans les déserts du monde** *Marcel Nadeau*

**Chapitre 10** **Thérèse de l'E.-J. de la Sainte-Face, apôtre de la nouvelle Espérance** *Frère Thierry-Joseph ocd*

**Chapitre 11** **Giorgio Frassati, le « *sherpa* » de Dieu** *Sabine Lacoste, ndv*

**Chapitre 12** **Mère Térésa, humble servante du Christ pauvre** *Grégory Gémin, fmj*

**Chapitre 13** **Jean-Paul II, évangéliser avec Marie** *Vincent Siret, sjmv*

**Épilogue** **Perspectives : Paul, François, Thérèse et les autres, « *constructeurs mystiques* » de l'Église** *Thérèse Nadeau-Lacour*

**En guise d'envoi** **Ce jour de la Visitation**(triptyque) *Marcel Nadeau*

**Notices biographiques**

Achevé d’imprimer en décembre 2012
Pour le compte des éditions ARTEGE
par SARL Pulsio, 75018 Paris

Composition et mise en pages réalisées par
Compo 66 – Perpignan
29/2012